11 NOVEMBRE 1950

N° 265 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

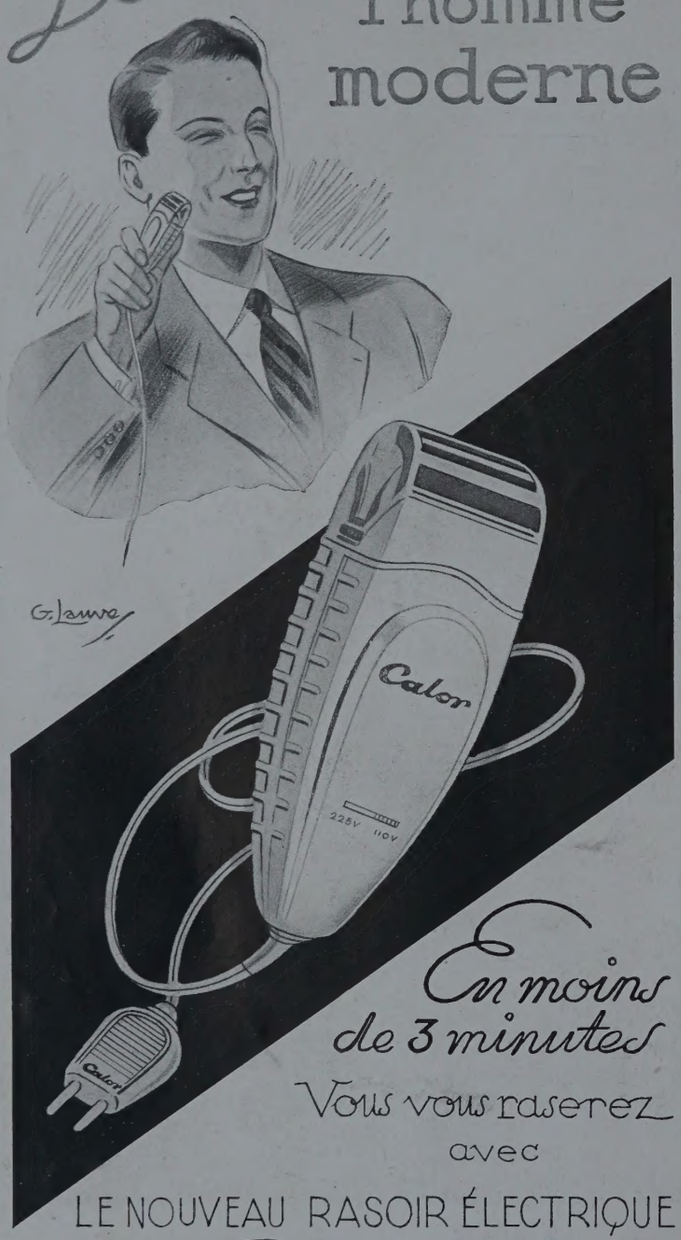
Illinois U Library

Phot. Acmé.

S. S. PIE XII A PROCLAMÉ LE 1ER NOVEMBRE LE DOGME DE L'ASSOMPTION

(Voir dans notre prochain numéro un grand reportage photographique sur les cérémonies de Saint-Pierre de Rome.)

Le rasoir de l'homme moderne



En moins de 3 minutes
Vous vous raserez
avec
LE NOUVEAU RASOIR ÉLECTRIQUE
Calor
quelles que soient la longueur
ou l'épaisseur de votre barbe
ou la sensibilité de votre épiderme
Essayez-le chez votre électricien

Calor
LYON-MONPLAISIR

François Huchard
EST UNE MARQUE
PEIGNES DE TOILETTE MATIÈRE DE LUXE "JASPÉCAILLE"
exigez sur chaque pièce le poinçon de garantie

un demi-siècle de qualité française
Depuis 1895
François Huchard
fabrique du peigne
EN VENTE : BONNES MAISONS DE COIFFURES - PARFUMERIE DE LUXE - GRANDS MAGASINS
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

Apprenez l'Anglais* tel qu'on le parle en Angleterre

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement.

Pour y parvenir, il vous faut entendre l'accent, le rythme, les mots usuels du langage courant. Linguaphone vous apprend facilement par cette méthode rapide et correcte. En moitié moins de temps qu'il n'en faut d'habitude, elle vous permet de parler, lire et écrire une langue — et, surtout de comprendre quand on vous parle. Ce n'est pas un travail ardu : dès le début vous vous trouvez dans l'ambiance des conversations du boulevard, du café, de la plage, etc.

Consacrez-y seulement quinze minutes par jour, — chez vous, quand vous le désirez — et dans trois mois vous pourrez vous exprimer librement dans n'importe quelle langue de votre choix.

Renseignez-vous sur cette unique et moderne méthode pour apprendre les langues. Postez le coupon ci-dessous. Tous les détails vous seront envoyés gratuitement par retour. LINGUAPHONE existe en 21 LANGUES y compris : Anglais, Espagnol, Allemand.

LINGUAPHONE pour les langues

* ou une de ces 21 langues

ESPAGNOL ☐ ALLEMAND ☐
PORTUGAIS ☐ ITALIEN ☐

Autre langue .....

Indiquez la langue de votre choix ainsi que les raisons pour lesquelles vous désirez l'apprendre.

Raisons .....

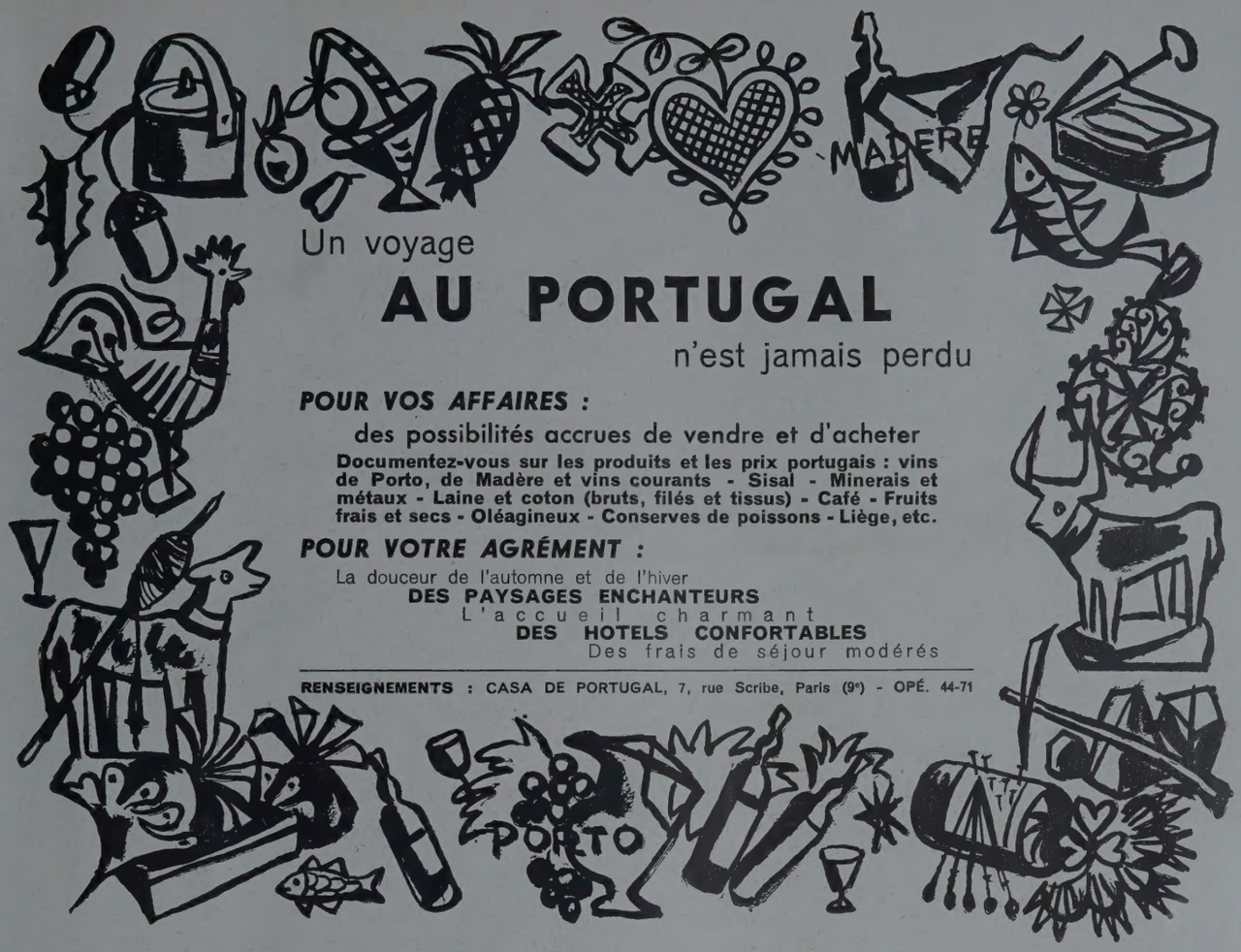
NOM .....

ADRESSE .....

A l'Institut Linguaphone (Dép. K.46)
12, r. Lincoln (Champs-Élysées) PARIS.

Veuillez m'envoyer gratuitement votre livre de 28 pages sur Linguaphone et les détails pour faire un essai gratuit de 8 jours chez moi.

Pour la Belgique : 18, r. du Méridien, Bruxelles.



Un voyage

AU PORTUGAL

n'est jamais perdu

POUR VOS AFFAIRES :

des possibilités accrues de vendre et d'acheter

Documentez-vous sur les produits et les prix portugais : vins de Porto, de Madère et vins courants - Sisal - Minerais et métaux - Laine et coton (bruts, filés et tissus) - Café - Fruits frais et secs - Oléagineux - Conserves de poissons - Liège, etc.

POUR VOTRE AGRÉMENT :

La douceur de l'automne et de l'hiver
DES PAYSAGES ENCHANTEURS
L'accueil charmant
DES HOTELS CONFORTABLES
Des frais de séjour modérés

RENSEIGNEMENTS : CASA DE PORTUGAL, 7, rue Scribe, Paris (9e) - OPÉ. 44-71

ARBRES FRUITIERS

DE RAPPORT IMMÉDIAT

SANS CONNAISSANCE SPÉCIALE
SANS SOIN PARTICULIER

Fuseau 3 ans

Vous pouvez récolter les meilleurs fruits dès la deuxième année de plantation.

Un siècle de pratique, une réputation mondiale, à votre disposition.

Aux Pépinières

Bachelier-Charvot

CHATEAUROUX (Indre)

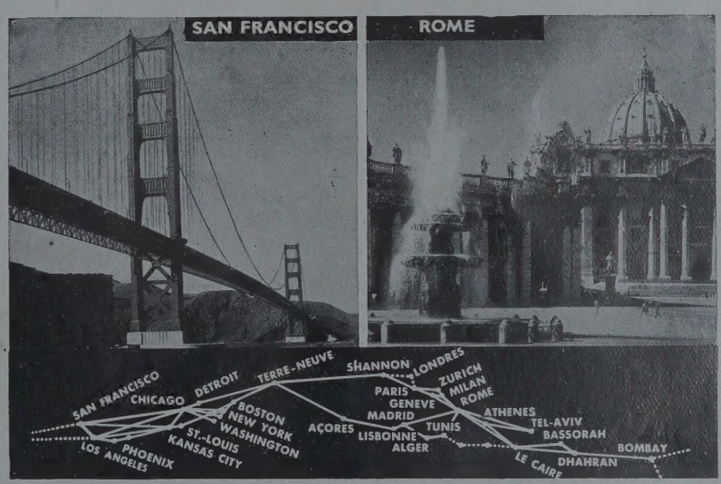
Vous trouverez en sujets de choix et en variétés sélectionnées : **Arbres fruitiers** dans toutes les formes, **Arbres forestiers** et d'ornement, **Arbustes et Conifères** d'agrément, **Peupliers** de rapport à croissance rapide, **Jeunes plants** pour boisement, **Rosiers** dernières nouveautés et collection générale, **Plantes vivaces,** fraisiers, oignons à fleurs et **un service spécial d'architecture de jardins** pour exécution de tous travaux de plantations de rapport et d'agrément.

Palmette Verrier 4 br.

200 hectares en cultures — EXPORTATION

Catalogue N° 177 (gratuit)

PUBL. L. BURG, PARIS



Seule *TWA* vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

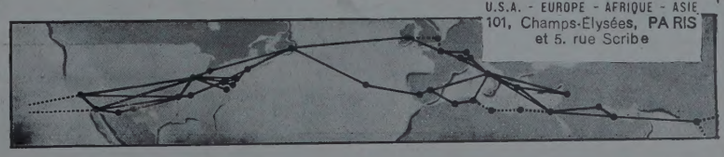
La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

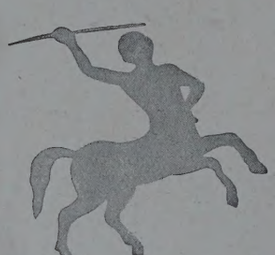
TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs-Élysées, PARIS
et 5, rue Scribe



.50.29

UN COGNAC PRESTIGIEUX...

V.S.O.P.



Au sommet de la hiérarchie,
la "Grande Champagne", le 1er Cru du Cognac.
Issue des terrains crayeux de la Grande Champagne
et de la "Petite Champagne",
la "FINE CHAMPAGNE V.S.O.P.
REMY MARTIN"
est la parfaite synthèse
de ces deux Premiers Crus du Cognac.

DE PLAS

Maison fondée en 1724

REMY MARTIN

6me ANNÉE — NUMÉRO 265 11 NOVEMBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

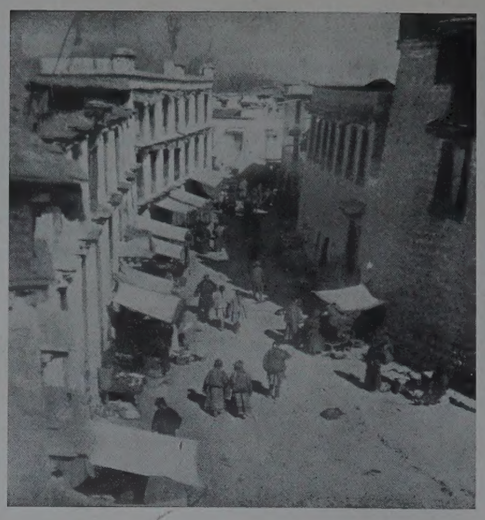
FRANCE-BELGIQUE ★ MATCH NUL : 3 A 3

Sous un ciel gris, le premier match international de football de la saison s'est disputé le 1er novembre au stade de Colombes en présence de 48.000 spectateurs. Il opposait les équipes nationales belge et française. Pendant la première mi-temps la malchance accabla les joueurs tricolores, qui, bien que faisant au moins jeu égal avec leurs adversaires, atteignirent le repos avec un retard de deux buts (3 à 1). Ils eurent le mérite de ne point s'incliner devant un sort contraire et, multipliant leurs actions offensives, ils parvinrent à égaliser dans la seconde partie d'une rencontre qui fut plus remarquable par l'ardeur et la volonté des joueurs que par la qualité du jeu qu'ils fournirent.

Photographies Acmé.

ACTUALITÉS MONDIALES D

FLUSHING MEADOW. En dépit de l'opposition de l'U. R. S. S., l'Assemblée des Nations Unies a prorogé pour trois ans, par 46 voix contre 5, le mandat de M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U.



VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LHASSA. Tandis que des forces chinoises pénétraient au Tibet, les communistes ont provoqué des émeutes dans la capitale que le Dalaï Lama aurait abandonnée pour gagner le Népâl, qui vient de conclure un traité d'amitié avec Londres. La protestation de l'Inde contre l'agression chinoise a été rejetée par Pékin.

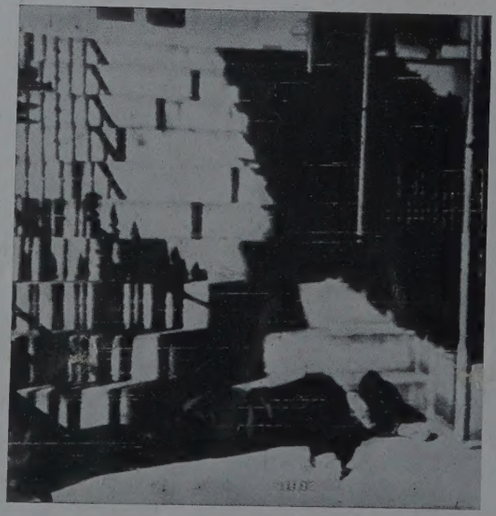
PARIS. Rentrant de sa mission en Indochine, général Juin a repris contact avec les personnali marocaines qui ont pris part aux négociations men par le sultan en vue de modifier le régime actu

LONDRES. Le roi George, ayant pris place avec la reine dans l' « Irish State Coach », s'est rendu au parlement pour prononcer le discours du trône, où il a annoncé la nationalisation de l'industrie sucrière.

BEYROUTH. Le général Hinnaoui, un des auteurs du second coup d'Etat syrien qui, en août 1949, coûta la vie au président Husni Zaïm et au premier ministre Barazi a été assassiné par un parent de ce dernier.

STOCKHOLM. Gustave VI Adolphe, qui succède son père Gustave V, dont les obsèques ont eu li le 9 novembre, a prêté serment dans une salle palais royal. Le nouveau souverain est âgé de 67 ar

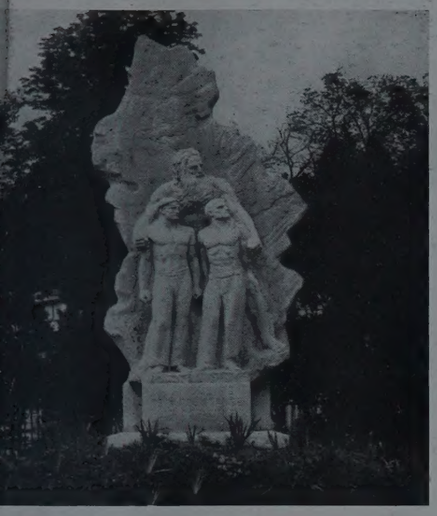
BELGRADE. Une mission américaine parcourt la Yougoslavie pour étudier l'aide à apporter à ce pays où la situation alimentaire est difficile en raison de la sécheresse et du blocus exercé par l'U. R. S. S.



WASHINGTON. Deux nationalistes portoricains armés ont été abattus le 1er novembre par les gardes de la Maison Blanche, alors qu'ils pénétraient dans Blair House pour attenter à la vie du président Truman.

ATHENES. L'anniversaire de la résistance grecqu à l'agression italienne d'octobre 1940 a été célèb par un défilé militaire et une messe solennelle laquelle assistaient le roi Paul et la reine Frédériqu

A SEMAINE



IS-LE-SAUNIER. Un monument à la résistance ssienne a été inauguré le 5 novembre par le pré-nt Auriol. En 1943 celui-ci s'était envolé pour dres d'un terrain d'aviation clandestin de la région.

IS. Farquar-Aiglon, tel est le nom de ce magnifique n chinchilla de un an et demi, appartenant à une lonienne et qui vient d'être désigné à l'Exposi-féline comme le « plus beau chat du monde ».

TH ROW. Un avion anglais de la ligne Paris-res a heurté un obstacle à l'atterrissage, dans le llard, et a pris feu. Vingt-six personnes ont carbonisées et deux autres grièvement blessées.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Parmi les signes qui traduisent, au regard de l'observateur des mœurs, le déséquilibre de nos sociétés que l'on disait, hier encore, policées, et qui pouvaient se croire telles, il faut mettre en bonne place, d'abord, l'inexactitude croissante dans les rapports des individus aussi bien que des groupes, ensuite le refus de toute contrainte et, notamment, en ce qui concerne l'usage du tabac.

Le second point mérite d'être considéré sans retard. Je déclare, pour commencer, que j'ai fumé pendant une trentaine d'années, non sans plaisir, je l'avoue, et même avec intempérance, car le goût du tabac souffre l'excès, du moins pendant un certain temps, et c'est ce qui lui confère une place privilégiée dans la hiérarchie des désordres.

Autrefois, les fumeurs semblaient tenus à certaines règles. Ils ne pouvaient s'abandonner à leur passion en tous lieux. Ils sollicitaient, d'ordinaire, l'autorisation des autres personnes, avant d'allumer cigarette ou cigare. Il y avait, dans les grands appartements, des fumoirs pour les fumeurs et, dans les trains, des compartiments particuliers. La civilité courante proscrivait, pendant les repas, le tabac qui, d'ailleurs, corrompt, même pour celui qui s'en tient à respirer la fumée d'autrui, le goût des mets et surtout des vins. Il paraît que tout est changé.

J'admire la discipline des Britanniques. Quand ils se trouvent réunis pour un repas, le président de table, venu le dernier service, porte la santé du roi et donne aux assistants licence de fumer. Nous autres — serait-ce parce que nous vivons en république ? — nous n'observons pas une règle aussi sage. Nous, Français, qui savons pourtant manger et boire, nous imitons parfois les peuples qui n'ont ni traditions ni mesure. On voit, en France, des gens, qui semblent bien élevés, tirer de leur poche l'étui et le briquet pour fumailler dès les hors-d'œuvre. Certains demandent, au vol, une autorisation qu'ils n'attendent même pas. Que leurs voisins et voisines souffrent des yeux ou de la gorge, voilà qui ne les retient guère.

On fume désormais, dans tous les wagons de chemin de fer, et même quand il est stipulé par des inscriptions que l'usage du tabac y est prohibé. Dans la plupart des avions, il n'existe aucun refuge pour celui qui souhaite l'air pur. Le fumeur exhibe son attirail et se livre à ses pratiques ordinaires sans se soucier des voisins. Depuis que les femmes se sont mises au tabac — peut-être pour en moins souffrir — nul ne se retient plus, et celles qui ne fument pas, celles que la fumée indispose n'oseront jamais déconseiller aux voisins d'empester une atmosphère pourtant commune à la société des voyageurs.

On commence à fumer dans les théâtres, dans les salles de conférence, dans les salles de concert. Parfois, le fumeur se dissimule comme il peut. Parfois, il est sans vergogne. Il m'arrive de voir s'élever, du sein de la foule, la petite colonne de vapeur révélatrice. Il m'arrive surtout de sentir l'odeur se répandre, car l'homme qui ne fume pas ou qui ne fume plus jouit d'un odorat subtil.

J'ai, l'autre jour, en traversant, après la fin de la séance, la salle où se réunit l'Académie des sciences, aperçu, épars sur les tapis et les parquets, une douzaine de mégots et j'avoue en avoir éprouvé de l'étonnement. En ce qui touche l'Académie française, je n'ai aucune inquiétude : les fumeurs les plus enragés apprennent à refréner leur vice quand ils entrent dans cette compagnie qui demeure une des dernières citadelles de la politesse formelle. Paul Valéry, qui était grand fumeur, m'a souvent dit qu'il devait à l'Académie « les plus violentes envies de fumer de sa vie... » Valéry, toutefois, savait se maîtriser et il respectait les consignes.

J'annonce à Messieurs les princes des prêtres que l'on tentera de fumer dans les églises avant qu'il soit longtemps et je me permets de leur conseiller de faire bonne garde. Car, enfin, ce qui est en cause, me semble-t-il, c'est d'abord le principe du respect, de la dignité, de la décence. L'homme qui est incapable de se contenir pour une baliverne, que fera-t-il dans une circonstance grave ? J'ajoute que le plaisir même suppose certaines privations, certaines attentes. On ne goûte plus aucun plaisir à prendre son plaisir tout le temps. Qui ne sait patienter est indigne de jouir.

On va peut-être me dire que je travaille, ainsi parlant, contre les intérêts de l'État, marchand à monopole, et que si tout le monde consentait à suivre les coutumes de l'urbanité, de la courtoisie, les recettes du Trésor pourraient en souffrir. Hélas ! je ne suis pas trop inquiet à ce sujet. Je lance mon avertissement sans grand espoir, je crie dans le désert enfumé.

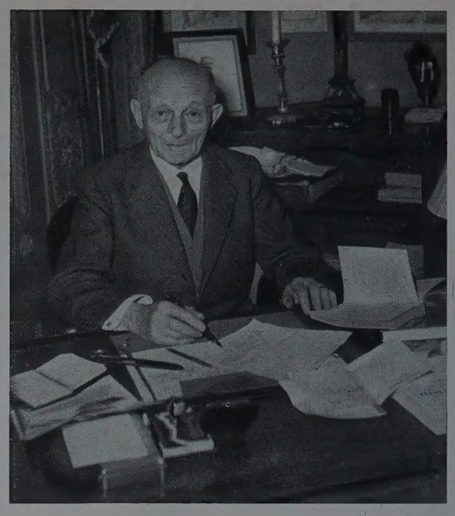
Je m'aperçois, engagé dans ce premier débat, que je n'ai pas encore abordé celui de l'inexactitude. Nous y reviendrons un autre jour.

On ne saurait tout dire.

11 NOVEMBRE 1918 — 11 NOVEMBRE 1950

PRÉSENCE DE FOCH

PAR LE GÉNÉRAL WEYGAND



Le retour de la date du 11 novembre, des cérémonies qui en perpétuent le souvenir, l'éclat particulier que lui donnera cette année la remise en état de la clairière de Rethondes, tout est pour rappeler le chef qui fit signer à l'adversaire la convention mettant le sceau à la victoire des Alliés.

A mesure que ces temps glorieux s'éloignent, la figure du maréchal Foch grandit. La mémoire des Français embrasse avec reconnaissance le cours de cette existence, d'une magnifique unité, tout entière consacrée au service de la patrie, depuis le temps où la vocation naquit de ses malheurs, à travers de longues années de travail et de méditation, jusqu'au jour où l'heure du destin sonnant trouva le chef prêt à accomplir sa tâche pour le salut et pour la gloire de la France.

L'armistice du 11 novembre 1918 mettait fin à une bataille acharnée de huit mois. Quatre mois pendant lesquels l'insuffisance des forces ne permit au plus ardent des chefs rien de plus que se défendre et tenir. Quatre mois d'une offensive conduite sans désemparer, s'étendant chaque jour, ne laissant plus à l'ennemi le temps de se reprendre, jusqu'au moment où la convention de Rethondes mit aux mains des gouvernements alliés le pouvoir d'imposer la paix de leur choix. Résultat d'un compromis entre des vainqueurs revenus au primordial souci de leurs intérêts nationaux, cette paix ne satisfit pas le maréchal Foch, qui avait opiniâtrément lutté pour obtenir la garantie qu'il jugeait indispensable à la sécurité de la France : la barrière du Rhin.

« La nature n'a disposé qu'une barrière sur la route de l'invasion : le Rhin. Il doit être utilisé et disputé pour cela ; *occupé et organisé dès le temps de paix.* Sans cette prescription fondamentale, l'occident de l'Europe reste dépourvu de toute frontière naturelle et demeure, comme par le passé, ouvert *aux dangers d'une invasion qui peut être plus violente.* Sans cette précaution, les pays industriels et pacifiques du nord-ouest de l'Europe sont immédiatement submergés *par le flot dévastateur de la guerre barbare qu'aucune digue n'arrête...* » Et encore : « *Le Rhin reste aujourd'hui la barrière indispensable au salut des peuples de l'Europe occidentale et par là de la civilisation.* »

C'est en ces termes, que l'on pourrait croire écrits hier, que Foch s'adressait aux gouvernements alliés lorsque les conditions de la paix se débattaient entre eux. Sans réclamer aucune annexion sur la rive gauche du fleuve, il demandait que le Rhin devînt la frontière occidentale de l'Allemagne. Il ne fut pas suivi, cette garantie fut remplacée par une promesse d'alliance défensive entre la France et les pays anglo-saxons, et cette promesse ne put être tenue. Aussi 1939 fut-il un 1914 aggravé du fait que, la Russie étant devenue l'alliée de notre adversaire, toutes les forces allemandes furent, une fois la Pologne écrasée, lancées contre la France. On sait ce qu'il lui en a coûté. Ce n'est point là matière à récriminations (elles seraient plus déplacées aujourd'hui que jamais), mais seulement à certaines considérations.

La séparation du monde en deux camps que divisent des conceptions opposées de la conscience et de la vie des sociétés humaines met le monde occidental en présence d'un péril qui, pour n'être plus le même, n'en est pas moins le plus grave qui ait jamais menacé notre civilisation. On ne peut pas ne pas être frappé de l'actualité, de la valeur permanente des paroles du maréchal Foch. C'est que la nature physique de l'Europe n'a pas changé. Le Rhin est toujours la seule barrière naturelle « indispensable au salut des peuples de l'Europe et par là de la civilisation ». Certains, qui n'ont pas bien regardé la carte, parlent de la défense de l'Elbe ; ce fleuve est tout entier, jusqu'à quelque 100 kilomètres de son embouchure, entre les mains des Russes. Le Rhin conserve donc sa valeur de barrière naturelle unique, mais il est juste d'affirmer indispensable la défense de ses avancées, c'est-à-dire des régions qui se prêtent, entre les deux fleuves, à des actions de dissociation et de retardement des forces d'invasion. Les progrès considérables réalisés dans les moyens d'attaque réclament d'ailleurs des procédés de défense appropriés, et moins que jamais passifs.

Autres considérations. La première, d'ordre général. Si les leçons de 1914 n'ont pas été suivies d'effet, il n'en est heureusement pas de même de celles de la dernière guerre. Devant la grandeur du péril qui menace le monde occidental, les nations ont reconnu leur impuissance à assurer seules leur défense. Il ne s'agit plus d'accords en vertu desquels chacune d'elles doit unir dans une action commune, quand la guerre éclatera, des forces constituées avec ses seuls moyens. Les nations occidentales sont maintenant liées par des engagements formels. Elles doivent réaliser, dès le temps de paix, la mise en commun de leurs ressources, établir les plans de leur stratégie, organiser conjointement leurs forces, leur armement, leur instruction, leur commandement. C'est à quoi répondent le pacte Atlantique et les accords qui en sont la conséquence obligée.

La seconde considération est d'ordre militaire : nous vivons dans un état permanent de tension, celui de la guerre froide, sous la menace d'attaques soudaines déclenchées sans déclaration préalable d'hostilités qui seraient menées sur terre, sur mer et dans les airs avec des forces nombreuses et dotées des engins les plus modernes. Contre ces offensives, qui mettraient toute leur puissance en ligne dès le début, il faut qu'intervienne une riposte immédiate et aussi puissamment armée, sous peine de subir d'entrée de jeu des dommages dont on imagine l'importance et qui compromettraient gravement le succès final de la lutte. Il est donc reconnu — et les événements de Corée en confirment la nécessité — que les forces de l'Occident doivent être en tout temps constituées, armées et tenues prêtes, à tous égards et à pied d'œuvre, en état permanent d'action efficace.

Ce sont là de très grands progrès accomplis. Nous sommes tenus au courant des conférences réunies, des débats en cours, des ententes réalisées. Mais, une fois ces accords définitivement conclus, nous serons encore loin du jour où, toutes les forces reconnues nécessaires étant constituées, armées et en place, nous pourrons nous dire hors de danger et satisfaits. De ce point de vue tout, ou presque tout, est encore dans le devenir.

Si Foch revenait parmi nous il nous poserait la question qu'il a rendue célèbre : « De quoi s'agit-il ? » La réponse est simple en vérité. Il s'agit, en face d'une force menaçante qui existe, de constituer une force capable de la neutraliser et au besoin de l'abattre, cela dans un délai aussi bref que possible, et dans des conditions rendues particulièrement délicates par le fait que ce doit être l'œuvre d'un ensemble de nations.

Mais un Foch ne meurt pas. Il vit par l'exceptionnelle vertu des exemples et des enseignements qu'il nous a laissés.

Son *génial bon sens* dégagerait l'essentiel du problème vaste et complexe posé à l'Occident : devenir fort et au plus tôt. Une hiérarchie s'impose entre deux entreprises. L'une indispensable, urgente, n'exigeant qu'un effort de volonté : faire des armées. L'autre également nécessaire, dans la mise en œuvre de laquelle de nouvelles difficultés se révèlent chaque jour, par suite d'aboutissement lent : constituer une fédération européenne. Donc réarmer *sans aucun retard* tout en poursuivant l'organisation de l'Europe. Mais ne subordonner à aucun prix la première réalisation à la seconde.

Sa volonté, son énergie s'attacheraient *implacablement* à l'exécution aussi rapide que possible de ce réarmement et n'auraient de repos que lorsque la dernière unité serait à pied d'œuvre.

Son sens des réalités nous aiderait à être mieux entendus des Alliés. Il nous dirait qu'on ne peut prétendre changer l'esprit et les aspirations des peuples, et que la meilleure façon d'être compris d'eux est de s'efforcer soi-même de les comprendre.

Son courage aurait raison des oppositions, du dedans et du dehors, à ce que la France redevienne forte.

Son autorité souveraine exalterait la « notion royale » du chef.

« Quand vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à consommer, où trouver des ouvriers pour cette entreprise si ce n'est dans les natures supérieures, avides de responsabilités ; celles-là qui, imprégnées de la volonté de vaincre, trouvent dans cette volonté comme aussi dans la vision nette des seuls moyens qui conduisent à la victoire l'énergie d'aborder sans hésitation les droits les plus redoutables, d'aborder avec aplomb l'ère des difficultés et des sacrifices, l'énergie de tout risquer, même leur honneur... »

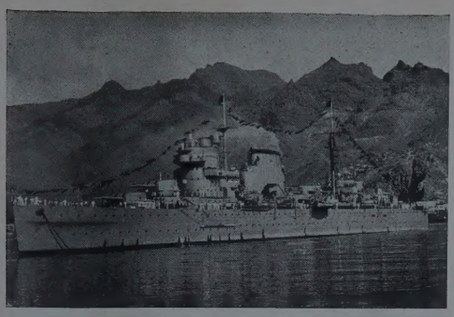
Sa passion de servir nous rappellerait les obligations auxquelles les individus doivent se soumettre dans l'intérêt supérieur de la patrie.

« A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, on ne trouve pour éviter l'erreur, la faute, les désastres qu'une seule ressource, mais celle-là elle est sûre, elle est féconde : le culte des deux abstractions du domaine moral, le devoir et la discipline. »

De son idéal, de sa foi dans le combattant français, dans la protection divine, dans le destin d'une France fidèle à sa vocation, il nous a légué l'expression dans ces lignes, les dernières écrites de sa main :

« Si la pierre des monuments retrace l'histoire des peuples et les exemples du passé, elle marque pour les générations nouvelles la tâche à remplir et les modèles à prendre. S'agit-il de la défense du pays, la jeunesse a bientôt saisi la voie que lui indique la flèche de Domrémy, ce clocher d'où l'on comprend et qui rayonne de tout ce qui hausse l'âme et l'empêche de faiblir. Il mesure la hauteur à laquelle doit s'élever la notion du devoir au service d'une cause sacrée. »

Foch est toujours présent.

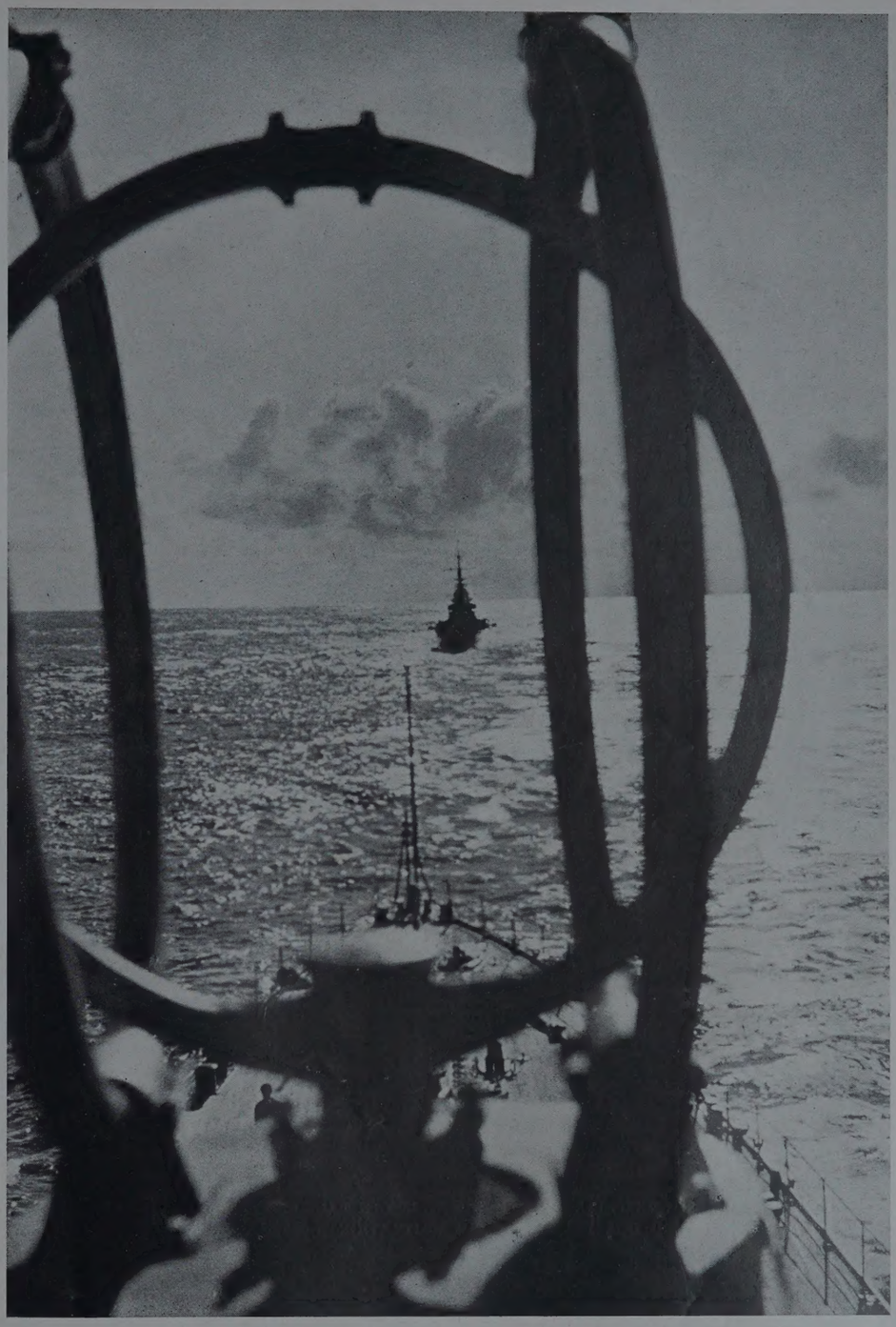


LE PLUS PUISSANT BATIMENT DE LA FLOTTE ESPAGNOLE : LE CROISEUR LOURD « CANARIAS ».

L'ESCADRE DE L'ATLANTIQUE, AUX ORDRES DU VICE-AMIRAL LUIS DE VIERNA, PARTICIPAIT...

... AUX MANŒUVRES QUE DIRIGEAIT LE CAPITAINE GÉNÉRAL DE LA FLOTTE ALFONSO ARRIAGA.

PROFITANT D'UNE PAUSE, LES MATELOTS EXÉCUTENT DES DANSES DU FOLKLORE ESPAGNOL.



CETTE CURIEUSE PHOTOGRAPHIE A ÉTÉ PRISE DE L'AVANT DU CROISEUR « MIGUEL DE CERVANTES ».

LA FIN DE L'ISOLEMENT ESPAGNOL

par ALBERT MOUSSET

CETTE fin d'année 1950 marquera-t-elle la rentrée de l'Espagne sur la scène internationale et le terme du malentendu qui tient depuis la guerre le gouvernement de Madrid en dehors de toutes les ébauches de solidarité continentale ?

On se souvient que, le 12 décembre 1946, l'Assemblée générale de l'O. N. U. a voté une résolution « recommandant » aux Etats membres de rappeler leurs ambassadeurs ou ministres accrédités auprès de Franco.

Cette « recommandation » fut plus spectaculaire qu'efficace. Outre qu'elle ne fut pas suivie par toutes les puissances de l'O. N. U., loin d'ébranler l'autorité du chef de l'Etat espagnol, elle la fit au contraire bénéficier du réflexe de fierté nationale qui a de tout temps porté les Espagnols à suspecter les interventions étrangères dans leurs affaires, quel qu'en soit le mobile.

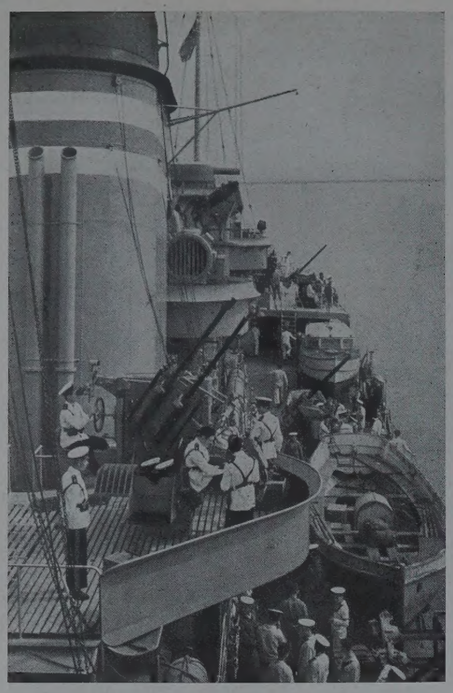
L'ESPAGNE EN QUARANTAINE

Il est évident que l'on avait escompté à Paris, à Londres et à Washington un changement de régime, une « démocratisation », qui aurait éloigné Franco du pouvoir et mis fin à l'Etat national-syndicaliste qui est son œuvre.

Or ce ne fut pas à Madrid, mais dans ces capitales que se dessina l'évolution à la faveur de laquelle allait s'imposer un nouvel examen du problème hispanique.

La création d'une Union européenne ayant pour finalité la mise en œuvre d'un commun patrimoine de civilisation laissa l'Espagne de côté. Suffisait-il de cette exclusive pour faire oublier la page glorieuse que ce pays a écrite dans l'histoire de l'humanisme ?

Et lorsque l'Occident s'organisa défensivement pour faire front à la menace du marxisme oriental, il devint plus difficile encore de conti-



DES AVIONS « ENNEMIS » : LA D. C. A. DU « MIGUEL DE CERVANTES » VA OUVRIR LE FEU.

LA BELLE ORDONNANCE DES BATIMENTS S'AVANÇANT EN LIGNE DE BATAILLE AU COURS DE CES MANŒUVRES DONT LE THÈME CHOISI ÉTAIT LA SAUVEGARDE DES LIAISONS ENTRE L'ESPAGNE ET LES ILES CANARIES.

PARCOURANT A PIED LES PRINCIPALES RUES D'EL AYUN, LE GÉNÉRAL FRANCO RÉPOND AUX ACCLAMATIONS QUE LUI ADRESSE LA POPULATION INDIGÈNE.

A SANTA CRUZ DE TENERIFFE, OU IL REVENAIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LE DÉBUT DE LA GUERRE CIVILE, IL ASSISTA A UN IMPOSANT DÉFILÉ.

DANS LES DISCOURS QU'IL PRONONÇA A EL AYUN ET A VILLA CISNEROS, LE CAUDILLO EXALTA « L'ESPRIT COLONISATEUR DES ESPAGNOLS, QUI ONT ACCOMPLI DES MIRACLES » SUR CETTE TERRE INGRATE.

UN AUTRE GRAND DÉFILÉ SE DÉROULA DEVANT LE CAUDILLO A SANTA CRUZ DE LA PALMA.

nuer à ignorer l'Espagne, qui occupe une position stratégique incomparable. Une alliance « atlantique » désavouerait sa définition géographique si elle renonçait à ce bastion avancé du Vieux Monde et à ses archipels.

Néanmoins, la condamnation morale prononcée en 1946 par l'O. N. U. paralysa les gouvernements occidentaux et fut exploitée dans un esprit de parti pour maintenir l'Espagne en dehors de l'Union comme du Pacte.

REVIREMENT DES GRANDES PUISSANCES

Les Etats-Unis furent les premiers à s'aviser, avec leur réalisme habituel, du danger que comportait le maintien de la « quarantaine » espagnole. Le Sénat américain vota au mois d'août dernier, par 65 voix contre 15, le principe d'un prêt de 100 millions de dollars à l'Espagne.

De son côté M. François-Poncet déclarait à Brême, en octobre, qu'il était permis d'espérer que l'Espagne aurait bientôt la possibilité d'entrer à l'O. N. U., puis au Conseil de l'Europe.

L'admission de ce pays dans les nouveaux organismes de solidarité occidentale dépendait donc d'une levée préalable des sanctions diplomatiques. L'Assemblée générale de l'O. N. U. décida, le 27 septembre, l'inscription de cette question à l'ordre du jour, malgré l'opposition de l'Union soviétique et des Etats satellites, au vote desquels s'étaient joints la Yougoslavie, l'Inde, la Birmanie et le Guatemala.

L'ESPAGNE PRÊTE A PARTICIPER A LA DÉFENSE DE L'EUROPE

« L'Espagne n'a jamais eu le moindre doute sur les dangers que représentent le communisme et ses intentions belliqueuses. Elle sait que le seul remède à cette menace est la préparation morale et matérielle des nations éprises de paix et leur résistance à l'agression telle que la pratiquent les Etats-Unis. Son attitude est dictée par cette conviction, et, côte à côte avec les nations opposées à la violence, elle est toujours prête à faire des sacrifices comparables à ceux de ces nations. »

Ainsi s'exprima le 2 août un porte-parole de l'ambassade d'Espagne à Washington.

Franco ne se borna pas à cette déclaration de principe. Il tint à montrer aux Occidentaux que son pays représentait une valeur diplomatique et une puissance militaire dont l'importance ne

UNE ATTITUDE FAVORITE DU GÉNÉRAL FRANCO

saurait être sous-estimée. Au cours d'une série d'entretiens avec le président Salazar, il établit une parfaite concordance de vues entre Madrid et Lisbonne.

En octobre il visite les possessions espagnoles d'Afrique occidentale, se fait acclamer à Sidi Ifni et à El Ayun puis se rend aux Canaries, où il est l'objet d'un accueil solennel.

A son retour il assiste à une imposante démonstration navale au cap Trafalgar, où il passe en revue, à bord du croiseur *Canarias*, quarante-sept unités navales manœuvrant sous les ordres de l'amiral Alfonso Arriaga.

C'est la première manifestation de la renaissance de la puissance navale hispanique.

LE VOTE DE LAKE SUCCESS

Le 1er novembre la commission politique spéciale de l'Organisation des Nations Unies a voté la reprise des relations diplomatiques normales avec le gouvernement de Madrid par 37 voix contre 10 et 12 abstentions. Parmi les abstentionnistes, la France et l'Angleterre.

L'attitude du représentant britannique a été critiquée par une partie de la presse londonienne, qui rappelle que M. Bevin avait déclaré « inopérante et peu intelligente » la décision de 1946.

Quant à celle du délégué français, elle a paru également assez surprenante, étant donné les liens économiques et moraux qui ont de tout temps existé entre deux pays dont le bon voisinage fait partie d'un équilibre européen nécessaire.

Le dernier mot appartient à l'Assemblée générale, où une majorité des deux tiers est requise.

LES JOURNÉES DRAMATIQUES DU TONKIN

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

Hanoï, 15 octobre.

Je reviens à l'instant de Langson. Jamais cité ne me donna pareille impression d'être devant un destin de guerre. Dès l'arrivée sur l'aérodrome, c'était le spectacle classique de la faiblesse humaine : derrière une ligne de légionnaires impassibles, une foule affolée attendait les avions d'évacuation. Je reconnaissais la foule des exodes, avec des femmes enceintes écroulées sur des monceaux de bagages, avec des jeunes mères rassemblant sous leurs robes toute une marmaille nue ; avec des commères chiquant du bétel et crachant à qui mieux mieux ; avec des gamines rieuses et presque provocantes ; avec de nobles vieillards gémissant : « Les Vietminh ne sont qu'à quelques kilomètres » ; avec des missionnaires vieux comme le monde : l'un était le Père Bardol, un Mathusalem qui avait quarante années d'apostolat dans la région de Dong-Khé et de That-Khé.

Je rencontrai deux officiers de la légion, des compagnies récemment arrivées de That-Khé.

« Oui, me dit l'un d'eux, les Vietminh peuvent dès maintenant, à n'importe quel moment, attaquer Langson. Peut-être se sont-ils déjà refermés sur la cité. Ils se déplacent si vite ! Moi, tout ce que je souhaite, c'est d'avoir encore un peu de repos, chaque journée gagnée est capitale. Songez qu'on a dans les jambes une semaine de marches et de pitonnages ; bien plus que des mêlées meurtrières on a souffert du martyre de la fatigue. Je tomberais si je devais seulement marcher 5 kilomètres, tout comme il arriva à ce camarade qui devant une nouvelle montagne se mit à pleurer et s'étendit à terre, dans l'espoir de mourir. Je ne demande qu'un peu de repos encore. Et ensuite que les Vietminh attaquent ! Et s'il faut faire Cameron je veux bien faire Cameron. »

« Dites, continua l'autre officier, que nous sommes prêts à nous battre jusqu'au dernier homme, dans la tradition de l'armée française. On en a assez de reculer. Qu'on défende Langson. Et si le Vietminh doit prendre la ville, vous pouvez être sûr que ça lui coûtera cher. Et cela malgré toute l'aide chinoise. »

Le dimanche matin je fus reçu par le colonel Constans, commandant la zone frontière.

« Je suis prêt à défendre Langson, me dit-il. Il n'y a pas de jungle sur les sommets voisins, en sorte que les Vietminh devront avancer à découvert. Je peux donc repousser leurs assauts avec mon artillerie et la chasse. Même si nos communications par la R C 1 et la R C 4 sont coupées, je pourrai tenir grâce à un pont aérien. J'ai des vivres et des munitions pour plusieurs mois. Oui, je peux tenir — à moins que de Chine ne surgissent de nouvelles masses et en telle quantité qu'elles submergeraient tout. »

Je devais apprendre quelques jours après que les effectifs français à Langson se montaient seulement alors à trois ou quatre bataillons. La défense aurait bien été une mission de sacrifice, à moins que le commandement français pût jeter dans la cité toute une division. Mais, évidemment, il n'avait pas une division à jeter dans Langson !

Hanoï, 20 octobre.

Hier la mission du général Juin et de M. Letourneau arrivait dans un Hanoï assombri par la nouvelle de l'évacuation de Langson.

Aujourd'hui — en suivant la caravane officielle — j'ai physiquement ressenti toute la grandeur tragique des événements. D'abord, cela s'est passé dans des ruines, mais déjà vieilles et tassées par les années. C'était au bord d'une mer houleuse, à Do-Son, l'ancienne grande « plage » du Tonkin, saccagée par les Vietminh en 1946. Brusquement on a aperçu des hommes qui présentaient les armes : des Marocains aux tenues terreuses, avec sur la figure quelque chose de légèrement hagard, de pathétique. Ils étaient comme revenus d'un au-delà, et effectivement il s'agissait des survivants du 4e tabor de Cao-Bang. Le général et le ministre firent ce qu'ils purent : ils donnèrent des décorations. On avait une impression d'insuffisance. Mais comment auraient-ils pu faire mieux ?

Puis la caravane monta en avion. Le Dakota où j'étais survola une forêt de cailloux ressemblant d'en haut à des puddings : c'était la baie d'Along. Puis ce fut la terre — une terre de montagnes figées où l'on suivait le mince ruban de la R C 4. La solitude était absolue, comme jalonnée à des distances fixes par les postes français. Enfin apparut Langson, ce Langson où je me trouvais quelques jours auparavant et qui maintenant était vietminh. On volait très haut, sans doute par précaution d'une éventuelle D. C. A. ennemie. Tout d'abord la cité me parut normale. Ce ne fut qu'en regardant attentivement que je fus frappé par le vide : dans la ville, apparemment intacte, il n'y avait pas une âme, pas un signe de vie.

A Hanoï un officier français me dit :

« Qui aurait cru qu'on aurait un jour abandonné Langson aux Vietminh ? Jamais cette évacuation n'avait été prévue dans les plans français ! Et cependant il a bien fallu la faire. On réalise seulement maintenant tout le tragique de la situation du lundi 9 octobre, quand furent décimées les colonnes Charton et Lepage. Imaginez qu'à That-Khé il n'y avait que deux mille ou trois mille hommes, presque hors d'état de se défendre, que dans Langson demeuraient seulement des services et quelques compagnies, que le delta ne pouvait pas envoyer de renforts. Il semblait que le Vietminh allait balayer toute la frontière et peut-être même se ruer sur Hanoï. Au cours des fiévreuses et longues journées, entre le 10 et le 20 octobre, on réussit à sauver, en hommes et en matériel, tout ce qui pouvait être sauvé, parce que le Vietminh n'était pas en état d'exploiter immédiatement son succès. Mais déjà la question de Langson se posait ; de Langson défendu par les maigres effectifs de la frontière hâtivement concentrés là. Cependant le destin de ces hommes apparaissait comme marqué. Les Vietminh auraient coupé les routes d'accès, ils se seraient emparés une à une des crêtes surplombant la ville et, finalement, après le matraquage par leur artillerie, ils se seraient rués en un assaut général. En demeurant, pour une bataille désespérée et glorieuse, on aurait encore perdu trois ou quatre bataillons et tout le matériel lourd. Peut-être que le coup aurait été irréparable. Oui, il a fallu évacuer, mais cette sagesse non héroïque a déjà permis la constitution d'un nouveau dispositif qui couvre le delta. »

Hanoï, 21 octobre.

Ce matin la longue théorie des jeeps de la mission Juin-Letourneau fonçait dans la queue du typhon ; en plein ouragan. On avançait sur la route-digue, qui était comme un simple trait dans l'immensité des rizières inondées. La terre n'était que de l'eau, et le ciel aussi. Le remblai parallèle du chemin de fer était rompu, ajouré, véritablement mis en dentelle par les saboteurs du Vietminh. Dans ce pays surpeuplé on ne rencontrait que quelques nha-qués grelottant sous les averses dans leurs manteaux en roseau. Les villages avaient été détruits dès 1946 par l'ennemi en retraite, et les villes aussi. La cité de Bac-Ninh ne présentait d'abord que des ruines, et puis, soudainement, au centre, une éclosion de boutiques ostensiblement neuves. On traversa, sur un pont Beiley, le Song Cau, trop plein, luisant de son courant trop rapide. Et ce fut Phu-Lang-Tuong.

Où avait dû exister une bourgade prospère et classique il ne restait plus que des décombres adaptés aux besoins de l'habitation. Là, à 40 kilomètres au nord d'Hanoï, on rencontra des camions chargés de légionnaires, les légionnaires de Langson. Et, en riant de satisfaction, ils me racontèrent que le mouvement s'était fait sans encombre, avec à peine quelques mines sur les routes. Le 18 octobre, dans la nuit, ils avaient quitté Langson en une immense colonne pédestre. A marches forcées ils avaient avancé, profitant de l'obscurité puis du brouillard, le long de la RC4 vers l'est encore libre. Ainsi sur le qui-vive, dans l'attente constante de l'embuscade, ils avaient fait 30 kilomètres, jusqu'au poste de Loc-Binh. Là ils furent chargés sur les camions des deux groupements de transport de Tienyen envoyés au-devant d'eux. L'immense convoi automobile avait suivi la RC4 jusqu'à Dinhlap, puis s'était engagé sur la rocade appelée RP13, qui, descendant une vallée secondaire, aboutissait sur la RC1, à quelques kilomètres de Phu-Lang-Tuong, en tête du delta. Les Vietminh ne s'étaient pas montrés au cours de ce long parcours de 200 kilomètres.

Mais déjà nos propres jeeps pénétraient dans un petit chemin qui menait à une grande église blanche servant de poste de commandement à l'état-major de Phu-Lang-Tuong. Sur les bas côtés, des secrétaires paperassaient. Devant l'autel était tendue une immense carte. Une conférence militaire se déroula à l'impromptu entre les généraux, le ministre, le haut commissaire et le colonel Constans, tout bardé de la toile du guerrier moderne. Là j'appris le schéma de cette opération de retraite qui avait été combinée afin d'aboutir à la création d'un nouveau front ; mais cette fois d'un front de guerre moderne où les postes étaient soutenus par des groupements d'artillerie et des colonnes mobiles.

Ainsi la brèche était colmatée ; mais déjà je me demandais combien de temps durerait cette stabilisation.

UNE INTERVIEW DU GÉNÉRAL JUIN

Saïgon, 25 octobre.

Dans sa chambre, au palais du haut commissariat, le général Juin a bien voulu me recevoir la veille de son retour en France.

Il parla avec une extrême simplicité, expliquant tout d'abord que le malheureux accident de Cao-Bang avait déclenché une psychose de retraites qui risquaient de faire boule de neige. Certes, il n'était plus possible de tenir Langson; mais il fallait à tout prix arrêter ces reculs sur une ligne-tampon pour la « défensive-offensive ». Car, dans cette guerre comme dans les autres, il n'était possible de résister qu'avec l'esprit d'attaque. Désormais le Vietminh, installé dans le haut Tonkin, devrait bien faire passer ses communications par certains goulots naturels, par des cols et des défilés. Là l'aviation devrait matraquer le trafic ennemi, remplaçant ainsi, de façon assez étonnante, les postes français qui avaient été abandonnés ; ces postes qui furent maintenus si longtemps afin de bloquer les transports ennemis. Minutieusement, le général Juin insista sur la nécessité d'une aviation très forte dans la guerre moderne. Et mon interlocuteur ajouta : « Cependant, si les forces vietminh réussissent à forcer ce barrage des chasseurs et des bombardiers et à déboucher dans le delta, alors nos colonnes leur sauteront dessus et les repousseront. Pour ces batailles futures le corps expéditionnaire en Indochine doit se transformer en masses mobiles capables de manœuvrer en rase campagne. Il ne faut plus que notre armée soit dispersée dans une infinité de postes, évidemment utiles pour la pacification, mais absolument impuissants en cas de guerre véritable. »

Et quand je demandai ce que deviendrait la pacification, le général me répondit qu'elle devrait être faite par une armée vietnamienne. « Mais une armée vraiment nationale, précisa-t-il, qui, sous un commandement vietnamien, constituerait en elle-même un tout. Au fur et à mesure de sa formation nous lui passerons des secteurs, de cette façon nous récupérerons des éléments français pour faire la guerre de mouvement. »

Je n'ai pas osé interroger davantage le général Juin. Cependant une faille m'apparaissait dans ce raisonnement. Cette armée vietnamienne, il faudra des mois avant qu'elle représente une force importante. D'ici là ce sera encore le corps expéditionnaire, dans sa composition présente, qui aura à supporter l'assaut vietminh. Car, enfin, il y a autour du delta tonkinois une centaine de bataillons ennemis qui pourront un jour se lancer dans une attaque simultanée venant de toutes les directions. Tous les combattants que je rencontrai me dirent également : « Les forces de l'ennemi s'accroissent constamment, alors que les nôtres sont tout juste stationnaires. Si la France ne fait pas un effort massif pour envoyer d'importants renforts en hommes, ou si tout au moins elle n'obtient pas des Etats-Unis une aide considérable en aviation, alors la situation en Indochine s'aggravera encore. »

CHAQUE MATIN, LES OSSEMENTS RASSEMBLÉS DANS CE CIMETIÈRE SONT ÉPOUSSETÉS AVEC SOIN PAR UN DES MOINES CHARGÉS DE L'ENTRETIEN DE LA NÉCROPOLE.

LE CIMETIÈRE LE PLUS ÉTRANGE DU MONDE EST AU CŒUR DE ROME

Le cimetière le plus curieux du monde peut-être se dissimule dans le sous-sol de Rome, et précisément sous la voie la plus élégante de la capitale italienne, la via Veneto. Là s'élève l'église des Capucins, et c'est sous cette église que s'étend ce cimetière, galerie d'une quarantaine de mètres, où ont été inhumés plus de quatre mille moines morts durant une période qui va de 1528 à 1870.

On ignore qui eut l'idée de cette nécropole. Il semble qu'elle fut aménagée vers la fin du XVIII[e] siècle et, si l'on s'en rapporte à la tradition, elle aurait été construite patiemment par les capucins eux-mêmes, sous la direction d'un abbé d'origine française.

Le pape Urbain VIII ordonna d'apporter de la terre de Jérusalem afin d'en recouvrir le sol du cimetière, et un autre pontife, Pie VI, accorda des indulgences plénières à tous ceux qui viendraient le visiter le premier dimanche d'octobre.

Au nombre des défunts dont les restes ont été disposés dans ce cimetière souterrain figurent des parents de différents papes et aussi des membres de l'aristocratie qui, de leur vivant, s'étaient signalés par leur zèle à défendre la cause de l'Eglise ou par les services qu'ils avaient rendus à celle-ci.

Mais ce qui donne à cette cité des morts un aspect particulièrement impressionnant, et les photographies que nous reproduisons permettent de s'en faire une idée, c'est qu'on a songé à utiliser pour des compositions ornementales les ossements accumulés en cet endroit. Idée qui aurait séduit sans doute certains adeptes du romantisme et qui peut paraître d'un goût contestable — mais on ne peut nier qu'elle fasse de l'effet.

L'IMPRESSIONNANTE DÉCORATION DONT CRANES ET OS FORMENT LES MOTIFS.

LA MURAILLE DE LA SALLE PRINCIPALE. LES GARDIENS VEILLENT POUR EMPÊCHER LES VISITEURS D'EMPORTER DES « SOUVENIRS », CE QUI LES TENTE SOUVENT.

Crânes et os sont donc disposés tout autour de la galerie de manière à former des motifs décoratifs. Et il faut croire que l'attrait du macabre est bien puissant sur certains puisqu'il paraît que les moines à qui est confié l'entretien du cimetière sont obligés de faire bonne garde pour empêcher les visiteurs d'emporter qui un tibia, qui un fémur en guise de souvenirs !

Et pour compléter le décor, des corps momifiés de moines sont placés dans des niches à l'intersection des murailles.

Lieu de méditation que ce cimetière étrange, et où les visiteurs peuvent à loisir réfléchir sur le « vanité des vanités » et se souvenir qu'ils ne sou que poussière !

1926 NORBERT CASTERET, AVEC SA MÈRE ET SA FEMME, DÉCOUVRAIT LE GLACIER SOUTERRAIN ET LA GROTTE QUI PORTE AUJOURD'HUI SON NOM.

1950 ACCOMPAGNÉ DE SES FILLES GILBERTE ET MAUD, IL S'APPRÊTE A VISITER A NOUVEAU CETTE GROTTE GLACÉE, LA PLUS HAUTE DU MONDE.

DANS SON NUMÉRO DU 26 NOVEMBRE 1927

Dans son numéro du 26 novembre 1927, L'Illustration *publiait un récit de la découverte surprenante qu'un jeune géologue et spéléologue, Norbert Casteret, venait d'effectuer dans le massif du Marboré. Il s'agissait d'une vaste caverne glacée qui traverse de part en part la montagne au sud du Casque du Marboré. Cette sorte de glacier souterrain, qui constitue « un phénomène géologique de premier ordre, présente un intérêt scientifique considérable », écrivait à l'époque le savant E.-A. Martel, le créateur et l'apôtre de la spéléologie ; il fut reconnu et proclamé la plus haute grotte glacée du monde.*

Au mois d'août dernier Norbert Casteret, dont les hardies explorations, maintes fois relatées dans France-Illustration, *ne se comptent plus, est revenu dans le massif du Marboré et du mont Perdu. Il y a réalisé de nouvelles et encore plus sensationnelles découvertes dont nous donnons ci-dessous la relation écrite par l'explorateur lui-même.*

DANS LES GLACES SOUTERRAINES DU MARBORÉ

DEPUIS 1926, où la petite caravane familiale composée de ma mère, de ma femme, de mon frère Martial et de moi-même effectuait des recherches dans les Pyrénées et venait de découvrir une vaste caverne glacée dans le Marboré, j'avais formé le projet de revenir dans ce massif qui me paraissait encore riche de promesses — et d'inconnu.

Diverses missions, des explorations et des études dans d'autres régions et dans d'autres pays, des difficultés de frontière causées par la guerre mondiale m'empêchèrent de mettre à exécution ce projet toujours remis.

Enfin, au mois d'août dernier, à vingt-quatre années d'intervalle, je franchissais de nouveau la frontière à la Brèche de Roland, qui, au faîte du cirque de Gavarnie, s'ouvre, gigantesque et théâtrale, à 3.000 mètres d'altitude.

Je n'étais plus, hélas ! en compagnie de ma femme, morte en 1940, ni de ma mère, maintenant presque octogénaire, ni du docteur Martial Casteret, retenu par sa profession. Mais, caravane familiale quand même et toujours, car, mettant leurs pas dans mes pas sur les névés durcis, j'emmenais sur mes traces deux de mes filles, Maud et Gilberte, âgées de vingt ans, l'âge qu'avait leur maman en 1926...

Après une visite à la grotte glacée de 1926, dont le récit de la découverte avait bercé leur enfance, mes enfants et moi nous nous mettons en quête de nouvelles cavernes et, la chance aidant, nous en découvrons coup sur coup plusieurs autres qui ne le cèdent en rien en beauté et en intérêt à celle que le Club alpin français avait bien voulu jadis baptiser « grotte Casteret ».

Plus haut encore que la grotte Casteret, soit entre 2.800 et 2.900 mètres d'altitude, dans les gradins et escarpements cyclopéens du Marboré, s'ouvrent en effet d'autres cavernes, véritable monde glaciaire souterrain perché au faîte des Pyrénées.

L'exploration de ces grottes a nécessité plusieurs expéditions pénibles et mouvementées. En effet, le matériel de spéléologie (échelles, cordages, pitons, crampons, lanternes, etc.),

MAUD DESCEND PAR L'ÉCHELLE D'ÉLEKTRON LE LONG DE LA PAROI ABRUPTE DU « NIAGARA CONGELÉ », PARMI DES CASCADES ET DES GEYSERS DE GLACE. CI-CONTRE•: LA RÉGION EXPLORÉE, SITUÉE EN TERRITOIRE ESPAGNOL.

s'ajoutant au poids des vivres pour plusieurs jours, du couchage pour bivouaquer en altitude, et de nombreux accessoires, contribuait à grossir et à alourdir démesurément nos sacs de montagne.

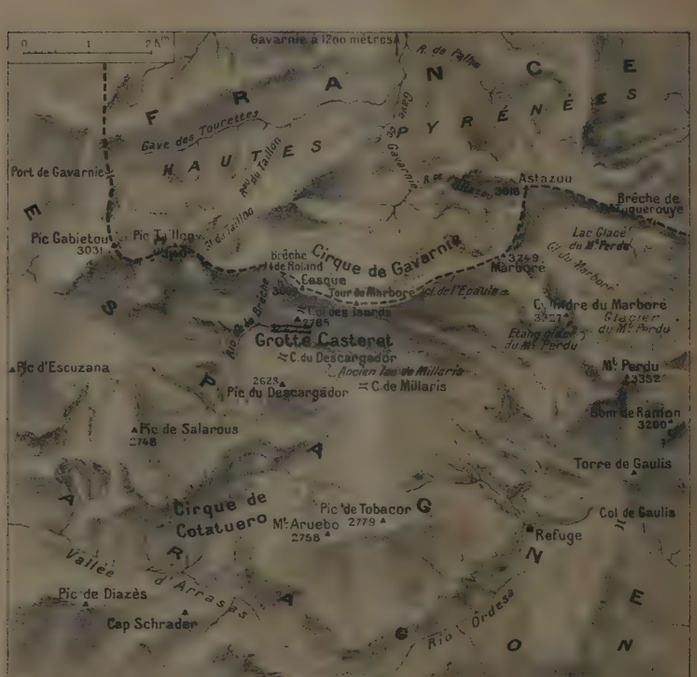
LES MERVEILLES D'UN MONDE SOUTERRAIN

MAIS quelle récompense que l'investigation et la contemplation de ces merveilles souterraines et de leurs splendeurs !

Dès l'entrée, des névés souterrains immaculés, à pente folle, plongeant dans le noir. Au pied de ces talus neigeux on chemine sur des nappes et des fleuves de glace d'épaisseur inconnue et dont la limpidité est telle qu'à grande profondeur on distingue des cailloux pris dans la masse. Par endroits il faut se glisser à plat ventre sur la glace, sous les plafonds surbaissés où souffle un vent brutal. Ailleurs les voûtes s'élèvent à des hauteurs indiscernables. Des clochers et des monuments d'eau congelée de plusieurs mètres d'épaisseur s'érigent, majestueux, et atteignent jusqu'à 20 mètres de hauteur. Et partout pendent des stalactites de glace, certaines fines et transparentes, d'autres, énormes et menaçantes.

UNE EXPLORATION DANGEREUSE

SANS les crampons d'acier à pointes longues et acérées la marche serait impossible sur ces patinoires horizontales ou inclinées qui tapissent entièrement le sol primitif de ces anciennes cavernes creusées par les eaux sauvages à des époques géologiques très reculées. Un changement de climat et de conditions physiques important a actuellement fossilisé ces mondes souterrains. Là où circulaient jadis des torrents impétueux le froid intense a arrêté toute circulation et transformé en palais de glace ces cavernes de haute altitude où tout est désormais figé.



Quelquefois le sol, ou plutôt la glace, manque sous les pas. Le glacier souterrain est interrompu par des à-pics rigoureusement verticaux où il convient de dérouler les échelles en fil d'acier et de descendre le long de fantastiques parois lisses et vitreuses.

La jouissance de découvrir de semblables spectacles à peine imaginables et d'étudier de telles formations glaciaires rarissimes est tempérée par les

DES CRAMPONS D'ACIER AUX POINTES LONGUES ET ACÉRÉES SONT INDISPENSABLES POUR ASSURER LA MARCHE SUR CES PATINOIRES DENSES ET DURES.

appréhensions causées par le fait que les fines échelles auxquelles on se confie ne sont suspendues qu'à un simple piton d'acier planté dans la glace...

Nous avons pu ainsi descendre dans divers étages inférieurs de ces cavernes et nous ne sommes pas près d'oublier certain mur de glace vraiment colossal puisqu'il mesure 40 mètres de longueur pour une hauteur de 15 à 20 mètres selon les endroits. Cette muraille d'une verticalité absolue, où s'inscrivent d'impressionnantes strates horizontales de glace tour à tour transparentes ou opaques, remonte vraisemblablement à des époques géologiques révolues. On est là, sans doute, en présence de glaces fossiles...

Certains de ces abîmes de glace nous ont arrêtés et désarmés par leur énorme profondeur. Démunis d'échelles, nous avons dû nous contenter de précipiter dans ces gouffres des blocs qui se sont pulvérisés à d'effrayantes profondeurs. La difficulté d'amener à pied-d'œuvre — c'est-à-dire à près de 3.000 mètres d'altitude — un matériel approprié d'exploration rendra longtemps impossible, nous le craignons, l'investigation complète de ces abîmes. Vu leur altitude et le fait que l'épaisseur du calcaire atteint plus de 2 kilomètres dans ce massif, on ose à peine évaluer à quelles effarantes profondeurs ils doivent descendre...

Force nous est donc de laisser de côté et de contourner ces gouffres vertigineux, dont les abords sont extrêmement dangereux puisqu'ils sont formés de glace lisse et bombée qui en caparaçonne le pourtour et les parois. Ailleurs, la difficulté est inverse ; nous voulons dire qu'au lieu de se trouver sur la lèvre d'un abîme vertical, on se heurte au pied d'escarpements en hauteur, également verticaux, ou de cascades de glace dont les bombements impressionnants nécessitent des escalades risquées. C'est au piolet qu'il faut attaquer ces cataractes de cristal, c'est au piolet qu'il faut y tailler des marches dans des positions précaires et de plus en plus délicates avec la hauteur atteinte. Peu à peu, très lentement, car ces glaces souterraines extrêmement denses sont très dures, on progresse en hauteur, on atteint le sommet de ces cascades. Il arrive aussi que l'on glisse et que l'on tombe, et nous gardons le souvenir d'une tentative interrompue par une dégringolade brutale qui se solda par diverses contusions, un bris de lunettes et quelques ongles retournés !

L'exploration continue dans des couloirs étroits et bas ou des avenues géantes. Et toujours on progresse sur des planchers de glace dont l'aspect varie : glace lisse, unie, transparente ; glace grenue et opaque ; glace recouverte de rides et de vaguelettes ; et enfin, sur certains parcours, glace en paillettes géométriques au décor d'une grande finesse. Ce dernier genre de plancher est très fragile ; la glace y est soufflée, ajourée comme de la dentelle, avec une apparence et une consistance de meringue. On devine les ravages causés par nos crampons d'acier sur ces merveilleuses broderies, mais sous cette couche fragile se trouve la glace noire, dure comme du marbre.

Habituellement, dans le milieu du vestibule serpente une crevasse étroite où court, rapide, un ruisselet glaciaire. Ces caniveaux évacuent l'eau de fusion, qui finit par tomber en cascades bruyantes dans quelque abîme ou disparaît en glougloutant dans quelque fissure du glacier souterrain.

UN PALAIS DE CRISTAL

A CHAQUE instant et à chaque pas le regard s'arrête, étonné, stupéfait, devant des aspects inattendus, des détails inédits et aussi des énigmes glaciaires. On s'arrête aussi, hélas ! pour détendre une lanière de crampons trop serrée qui arrête la circulation dans des orteils glacés et douloureux, pour frictionner une main qui en est au stade de l'onglée. Et dire que nous sommes en plein mois d'août et que dehors, sous un ciel de feu, nous attraperons, dès la sortie, de rutilants coups de soleil ! Mais pour le moment nous sommes loin de la lumière du jour. Il y a longtemps que nous avançons toujours plus avant dans les entrailles du Marboré. Chemin faisant, nous venons de nous arrêter, admiratifs, devant un imposant monument de glace pure qui se dresse du plancher jusqu'à la voûte très élevée. Nous contemplons cette sorte d'iceberg souterrain que je ne peux, hélas ! photographier, car la fumée de magnésium d'un précédent cliché pris dans le voisinage a envahi le vestibule. Contournant cette masse de glace, je découvre, à 2 mètres de hauteur dans la muraille rocheuse verglassée, une lucarne que j'escalade. Mes filles m'y rejoignent et aussitôt nous nous exclamons, alors que depuis longtemps nous pensions avoir épuisé toute faculté de nous étonner et de nous extasier. Le couloir où nous avançons est entièrement tapissé de cristaux de glace d'une profusion, d'une richesse qui n'ont d'égales que leur pureté et leurs dimensions inusitées.

Le spectacle est inouï. On est à l'intérieur d'une géode scintillante ; c'est un palais de cristal. Mais ce terme ne suffit pas. Les mots demeurent impuissants à traduire ce qui impose l'admiration et le silence émerveillé.

ON DISTINGUE LES ENCOCHES CREUSÉES AU PIOLET, AU FUR ET A MESURE DE L'ESCALADE DE CETTE MURAILLE GLISSANTE, POUR Y PLACER LES PIEDS.

Renonçant donc à une description d'ensemble où je ne saurais qu'accumuler les superlatifs, je peux cependant signaler que les cristaux, absolument transparents, et qui affectent une forme octogonale rappelant certaines toiles d'araignée à forme géométrique, se détachent des parois en formant des reliefs de 30 à 40 centimètres. Outre leur beauté et leur finesse incomparables, l'architecture de semblables constructions et le processus de leur formation posent des problèmes ardus de cristallographie glaciaire. Il faut voir là sans doute des phénomènes extrêmement lents de sublimation. Un buisson de glace d'un mètre de hauteur retient particulièrement notre attention. Formé de glace blanche et opaque à sa base, ce buisson s'épanouit en hauteur et en largeur

UN NÉVÉ SOUTERRAIN A L'INTÉRIEUR D'UNE IMMENSE CAVERNE GLACÉE.

et, à mesure qu'il s'élève, sa masse devient de plus en plus translucide et même transparente, en même temps que ses branches et les digitations de ses brindilles deviennent de plus en plus fines, et cela jusqu'à l'invraisemblance. Cet arbuste de glace nous absorbe longtemps, rêveurs, anéantis devant tant de grâce et de mystère. L'enchantement de ce tunnel fleuri se poursuit et se prolonge. Puis les revêtements aussi fragiles que précieux disparaissent et la roche n'est plus enrobée que d'une pellicule de givre scintillant.

Encore sous le charme des paysages traversés, j'avance maintenant plus vite, librement, sur le plancher de glace, lorsque soudain je ressens de la tête aux pieds un choc inexplicable qui m'arrête net et fait tomber ma lampe à acétylène. En me frottant le front je réalise maintenant l'inexplicable et la brutalité du phénomène. J'ai heurté, j'ai traversé un voile de glace pure, d'une limpidité idéale, sans aucun défaut ni reflet ! Stupéfait, je considère les vestiges de cette merveille glaciaire que je viens de pulvériser, tandis que mes enfants, pris de fou rire, éveillent les échos de la caverne, où jamais, évidemment, depuis la nuit des temps, n'avaient retenti des rires de jeunes filles !

Mis en éveil par cet incident pour le moins singulier, disons même unique, nous découvrons d'autres draperies, d'autres stalactites d'eau congelée, au travers desquelles nous nous amusons à nous regarder. Marchant toujours, mais rendus de plus en plus circonspects par les embûches, les pièges, les illusions d'optique accumulés dans ce monde irréel, je m'arrête soudain, ne comprenant pas ce qui se présente. Là, devant mes yeux, je vois, où crois voir, une pâle lueur verdâtre d'un vert inconnu. Et voilà qu'en avançant la main je touche la lumière en question ! C'est une barrière de glace, comme la précédente à laquelle je me suis heurté, mais celle-ci est épaisse de plusieurs mètres. La teinte émeraude que nous faisons jouer maintenant au gré de nos lanternes n'est que la couleur naturelle de l'eau congelée très pure vue sous une tranche de 4 mètres. Cette barrière d'émeraude, digne porte de ce palais de fées, scelle ici le couloir et le défend de toute intrusion que l'on voudrait poursuivre au delà. Notre exploration s'achèvera donc ici pour aujourd'hui, mais la déconvenue habituelle du spéléologue arrêté dans sa progression est compensée, presque oubliée devant la splendeur fantastique de cet ultime vestibule. D'ailleurs, là n'est pas vraisemblablement la fin de la caverne, car nous ne sommes pas encore au terme des investigations que nous nous proposons de poursuivre dans ce monde étrange.

Quoi qu'il en soit, ces fleuves souterrains de glace éternelle offrent un spectacle inoubliable, un des plus étranges et des plus rares de notre planète. Dans les entrailles de ces pics géants où nous avons eu le privilège et l'émotion de découvrir les grottes glacées les plus élevées de la terre tout est silence et inquiétude, tout est immuablement figé. Seul un souffle glacial hulule lugubrement dans ces cavernes et anime la solitude de ces nefs désertes où personne n'avait jamais pénétré et où nul être ne saurait s'attarder sans y trouver la mort.

NORBERT CASTERET.

SUR LES TRACES DU PÈRE DE FOUCAULD

En France, en Afrique du Nord, en Syrie, en Palestine, dans les quartiers pauvres de nos grandes cités industrielles, dans les villes grouillantes de la Méditerranée et du Levant, partout où il est des êtres qui souffrent et désespèrent, ils sont en train de planter leurs fraternités.

Quinze ans à peine se sont écoulés depuis que le Père René Voillaume a fondé la fraternité de fondation à El-Abiodh Sidi Cheikh. Alors que tant de familles religieuses voient tarir leur recrutement, cent Petits Frères, plus de cent Petites Sœurs portent aujourd'hui le costume de l'ermite du Hoggar, déjà popularisé par le cinéma : la robe blanche ou bleue avec le cœur et la croix rouges sur la poitrine. L'Afrique noire, l'Amérique du Nord, le Canada les appellent.

Un mot aidera à comprendre d'emblée cette nouvelle forme de vie religieuse : c'est Nazareth.

Des trois formes de vie que mena le Seigneur : vie publique, vie érémitique, vie de Nazareth, c'est cette dernière que Charles de Jésus, pèlerin de Terre Sainte, a voulu vivre, après l'avoir redécouverte sur place dans sa pauvreté, dans son humilité quotidienne : vie de travail, de joies simples, d'union à Dieu dans la prière. C'est cette vie qu'il propose à tous ceux qui veulent faire de l'imitation du Christ les règles de leur vie : « Je devais imiter la vie cachée de l'humble et pauvre ouvrier de Nazareth. »

Aussi va-t-on voir les Petits Frères vivre exactement comme une famille d'ouvriers chrétiens. Une fraternité, c'est une équipe de cinq, six Frères au maximum, qui s'installe dans un milieu particulièrement pauvre, particulièrement déshérité. Pas plus de six parce que « pour le salut des âmes il vaut mieux se répartir en petits groupes que de former des monastères plus peuplés ». Dans un milieu particulièrement pauvre, parce qu'« il faut aller là où Jésus irait, à la brebis la plus égarée, aux plus malades, aux plus perdus, à ceux qui n'ont pas de pasteur ».

A Berre ils sont quatre qui partagent leur toit et leur pain avec un Arabe. Deux d'entre eux travaillent sur les chantiers de l'immense raffinerie en construction au bord de l'étang. Un autre est manœuvre dans une entreprise de tuyauterie et d'électricité. Le quatrième, quand je les visitai, était provisoirement ouvrier agricole et travaillait aux vignes.

Pourquoi ce genre de travaux ? Ils ne les ont pas choisis. Ils se sont présentés là où l'on embauchait. Ils travaillent aussi huit ou neuf heures, mêlés au sous-prolétariat international de cette ville champignon. Rien ne les distingue de leurs frères ouvriers arabes, français ou espagnols, pas même le costume — si ce n'est l'emblème cœur-croisade du Père de Foucauld épinglé au revers de leur veste ou sur leur bleu en toile.

Ils ne font pas de propagande religieuse, pas de catéchisme, refusent toute tâche d'apostolat que pourrait leur demander la paroisse sur laquelle ils sont établis. C'est qu'il n'y a pas chez eux d'esprit missionnaire.

LES PETITS FRÈRES VONT PARTIR EN RETRAITE DANS LE DÉSERT : ILS LÈVENT LE CAMP DE BON MATIN. CI-CONTRE : A BENI-ABBÈS, DES PETITS FRÈRES SONT EN PRIÈRES DANS LA CHAPELLE DE L'ERMITE.

Bien sûr, comme tout religieux, ils sont témoins du Christ ; mais ce témoignage, ils ne le portent pas par des paroles, mais par leur vie. Ils « crient l'Evangile par toute leur vie », ainsi que le demandait le Père de Foucauld.

Dans ce quartier du vieux Berre où ils habitent, jamais leur porte n'est fermée à qui est sans toit ou sans pain, qu'il soit Français ou étranger, chrétien, musulman ou païen.

Et mieux que de longs discours cela fait réfléchir bien des gens. On sait qu'ils ont refusé des postes de chef d'équipe, des places dans les bureaux pour rester fidèles à la règle de vie cachée, de pauvreté absolue. On sait qu'ils ne possèdent rien en propre, qu'ils font bourse commune : avec leurs quatre salaires ils paient les études de deux de leurs Frères qui font leur théologie au couvent dominicain de Saint-Maximin. « Jamais nous ne pourrions en faire autant », concèdent les communistes.

Mineurs dans le Nord, garçons de salle dans les hôpitaux, pêcheurs à Concarneau, petits artisans à Damas ou au Caire, on ne voit pas de forme de vie humble que les Petits Frères ne puissent épouser.

Une existence aussi dure, aussi inaccoutumée pour des religieux pauvres et ne possédant rien — ils connaissent réellement toutes les difficultés matérielles des familles ouvrières — ne serait pas longtemps viable pour eux s'ils n'étaient tout entiers tournés vers la contemplation des réalités surnaturelles.

Au Maroc pendant une famine : les religieux ont recueilli des enfants et en prennent soin.

Petite Sœur près du vieux serviteur du Père.

Un Petit Frère au travail dans l'atelier.

Avant l'étape, on se ravitaille en eau selon les procédés primitifs en usage au désert.

Au début de leur vie religieuse, un séjour d'un an à El-Abiodh Sidi Cheikh, dans le Sud-Oranais, leur a enseigné les vertus du silence, l'oraison et la contemplation. Le désert est un incomparable maître de vie spirituelle : il place brutalement l'homme devant l'infini divin. Toute leur vie ils demeureront des « Frères de la Retraite », ainsi que les ont baptisés les musulmans.

Dans les petites chapelles qu'ils ont aménagées dans chacun de leurs pauvres logements, ils prient plusieurs fois par jour. A travers les murs peu épais leur récitation de laudes, de vêpres, de complies se mêle quelquefois aux rengaines moulues par la radio d'un voisin. Il est peu de prières qui soient autant chargées de la souffrance humaine côtoyée chaque jour...

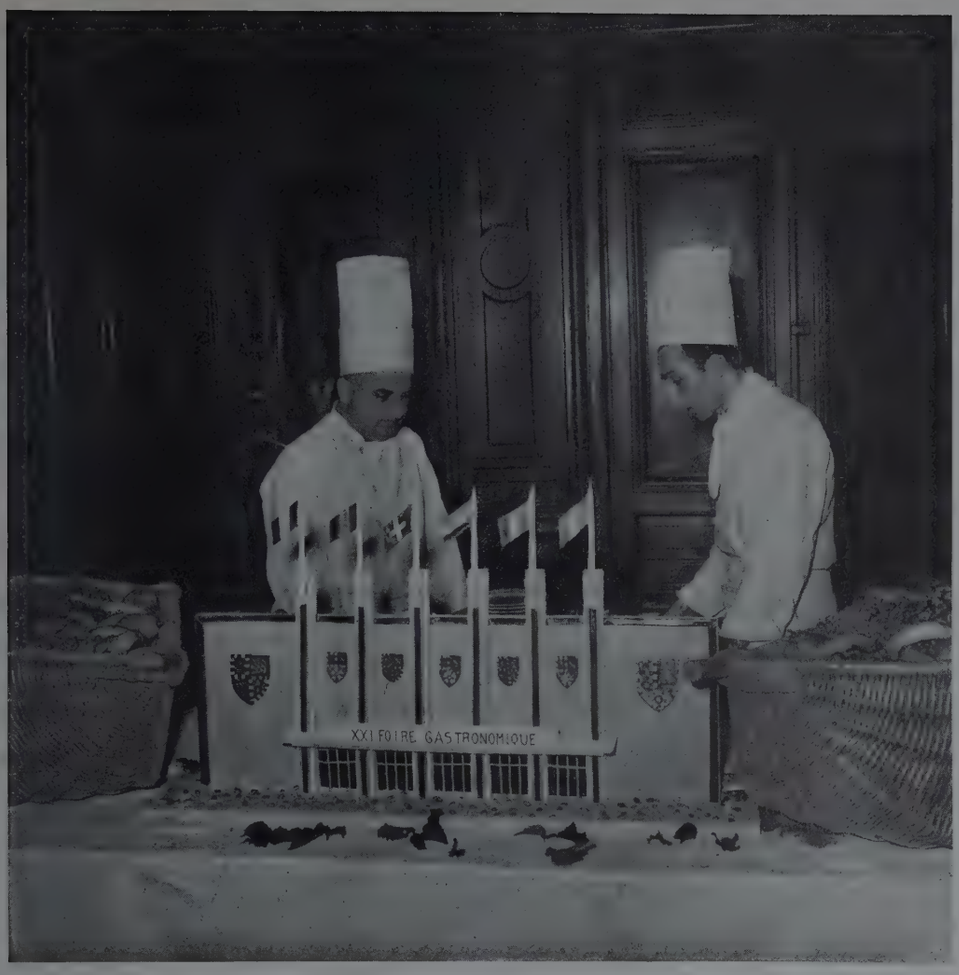
Qu'on se souvienne ! Toute sa vie le Père de Foucauld a vainement attendu qu'un ou plusieurs compagnons vinssent partager avec lui sa vocation de frère universel. Il avait tout préparé pour leur arrivée. Il avait construit de ses propres mains l'ermitage de Beni-Abbès, la cloche même était prête à sonner les offices. En 1916, pourtant, quand il meurt assassiné, nul n'est venu.

Mais aujourd'hui, quand on interroge Petits Frères et Petites Sœurs sur l'origine de leur vocation, la plupart répondent : « Le puissant attrait que le Père Charles de Jésus exerce sur les âmes, l'idéal de vie qu'il nous propose. »

Si le grain ne meurt... Une fois de plus semble s'être vérifiée la mystérieuse, la paradoxale loi de l'Evangile : ne porte du fruit que ce qui accepte de mourir, de se renoncer.

Et devant la rapidité de cet essor d'une nouvelle famille religieuse, devant son adaptation aux problèmes, aux besoins de notre époque, on est tenté de croire que c'est l'aventure des grands ordres qui est en train de se renouveler sous nos yeux, qu'il y a là la réponse providentielle de l'Eglise à la détresse spirituelle des pauvres du monde entier.

Robert Barrat.



CETTE PIÈCE MONTÉE AFFECTANT LA FORME DU BATIMENT D'ENTRÉE DE LA FOIRE, SERVIE AU COURS DU BANQUET D'INAUGURATION, MONTRA AUX CONVIVES CE QUE PEUVENT FAIRE LES CHEFS DIJONNAIS.

BOURGOGNE GASTRONOMIQUE

DIJON A OUVERT SA XXIe FOIRE INTERNATIONALE

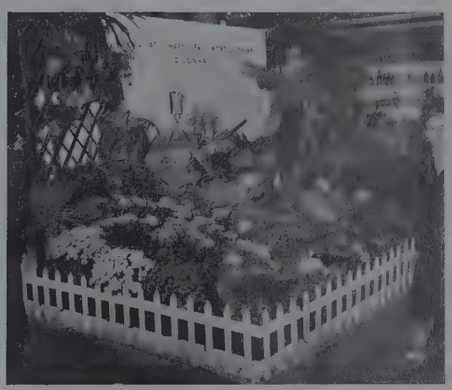
A PEINE éveillée du long sommeil que lui imposa la guerre, la Foire gastronomique internationale de Dijon avait, dès 1949, connu le plus grand succès et reconquis ses lettres de noblesse. Cette année elle possède déjà ses traditions. Les visiteurs y ont retrouvé avec plaisir le grand bâtiment blanc orné de six tours qui annonce l'entrée ; la « table de Lucullus » est devenue une attraction dont la Foire ne saurait plus se passer, pas plus que de ces manifestations joyeuses, tel que le « Cortège de l'Alimentation », à la tête duquel « Sa Majesté Gastronome » — vingt et unième du nom cette année — parcourt sa bonne ville. L'exposition couvre, avec ses 800 exposants installés au bord de larges avenues, un terrain de 600.000 mètres carrés situé, pour ainsi dire, au centre de Dijon. Et si elle reçut l'an dernier 350.000 visiteurs, ses dirigeants espèrent bien que ce chiffre déjà imposant sera pour 1950 en nette augmentation.

C'est donc une manifestation comparable par son importance à nos plus grandes foires nationales que M. Jean-Marie Louvel, ministre du Commerce et de l'Industrie, accueilli par le Comité de la Foire et par son président, M. Claudon, a inaugurée le samedi 4 novembre.

Le ministre prit un vif plaisir à se promener entre les stands où s'étalent les produits de la Bourgogne gastronomique. Mais cette visite serait devenue un véritable supplice de Tantale si elle n'avait été immédiatement suivie du banquet officiel d'inauguration. Celui-ci, présidé par M. Louvel, réunit à la Chambre de Commerce de nombreuses personnalités, notamment M. le chanoine Kir, député-maire de la ville, M. le préfet Haas-Picard, inspecteur général de l'Administration pour la VIIe région militaire, et M. Bourcier, directeur général de la Foire.

Une réception à la préfecture termina cette journée, prélude à une brillante quinzaine dijonnaise au cours de laquelle les excursions succèdent aux réceptions, les spectacles, aux vins d'honneur. Dijon confirme sa réputation de métropole de la cuisine française.

M. LOUVEL, DONT LA « TABLE DE LUCULLUS » AVAIT SUSCITÉ L'ADMIRATION, REÇUT DE M. GASTON GÉRARD UN SOUVENIR DE LA FOIRE.



VOICI LE STAND DU SYNDICAT DES MARAICHERS.

SUR CETTE GLACE EN FORME DE MAPPEMONDE, UNE FOURCHETTE EST PIQUÉE SUR DIJON.

LES VISITEURS SE DOIVENT DE GOUTER AUX MERVEILLES EXPOSÉES, NE SERAIT-CE QU'EN MANGEANT UN SANDWICH. TEL AUTRE SE CONTENTE DE SENTIR LES ESCARGOTS, CETTE SPÉCIALITÉ DE LA RÉGION.

Photographies *France-Illustration* (Charles Raffin).

Le scooter conquiert de nombreux adeptes. Quant au bateau il peut être, glissant au fil de l'eau, un moyen idéal de voyager...

... en même temps qu'une demeure véritable dont les occupants jouissent, en peu de place, de tous les agréments du confort.

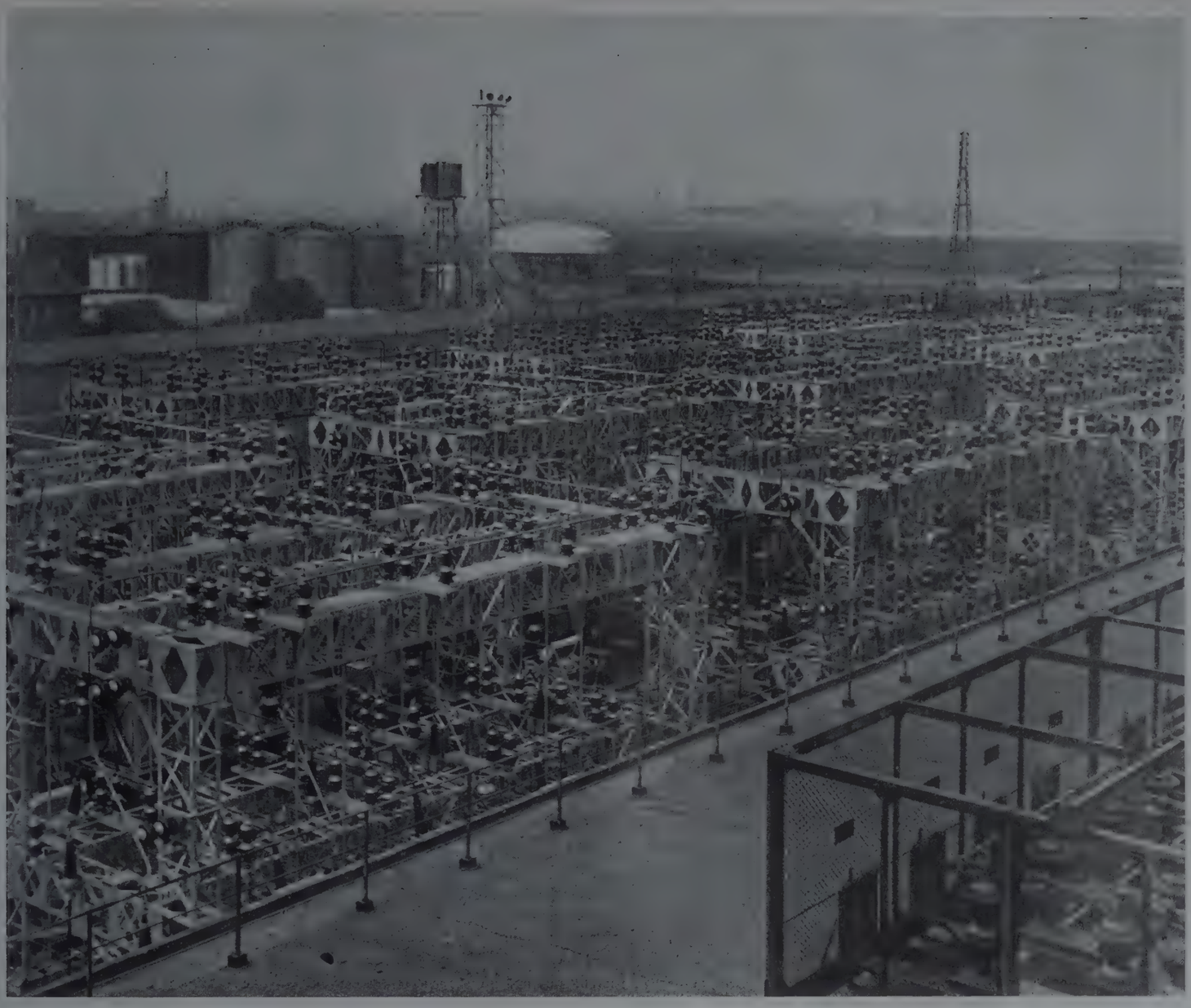
Cette remorque a tout le charme du home. Eté, vacances, repos évoqués par le parasol.

TOURISME ET HOTELLERIE

Voila deux termes qui se trouvent liés par une association naturelle. A tel point qu'on pourrait avancer une manière de slogan qui affirmerait : pas de tourisme sans hôtellerie et... réciproquement. La formule serait un peu excessive, mais en somme bien peu. Aussi l'idée était-elle de bonne venue qui, dans une même exposition, faisait à l'un et à l'autre sa part, s'adressant ainsi au touriste comme au commerçant qui, professionnellement, se charge de l'héberger et de lui assurer pendant qu'il séjourne confort et bien-être ou, si vous préférez, bons repas et bon gîte.

Le Salon qui, à la porte de Versailles, avait arboré les pavillons du tourisme et de l'hôtellerie, sur l'initiative et avec le concours de tous les organismes qui s'intéressent au développement de ces branches de l'activité nationale, s'était donc partagé entre deux sections. Dans l'une, plus spécialement destinée aux professionnels de l'hôtellerie, ceux-ci pouvaient trouver nombre d'indications et de suggestions, qu'il s'agisse de matériel ou de mobilier, pour l'aménagement et la modernisation de leurs établissements. A coup sûr, la France ne manque pas de bons hôtels. Mais il est très important qu'un effort soutenu soit fait dans ce domaine pour attirer et retenir une clientèle aux ressources diverses. La qualité des installations hôtelières jointe à la réputation de la cuisine nationale est un élément indispensable à la prospérité du tourisme qui, chaque année, apporte à notre pays des milliards.

L'autre volet de l'exposition invitait au voyage. Invitation qui montrait les facilités et les agréments du déplacement. Facilités grâce à la variété des moyens de transport, du train à l'avion, par la voiture, la moto, le « scooter », sans oublier les charmes du tourisme nautique où le bateau peut être ensemble véhicule et logis. Et quant aux agréments, et non pas seulement ceux de la vieille métropole, mais ceux aussi de la France d'outre-mer aux aspects si variés, ils étaient évoqués aussi bien dans les beautés des sites et les trésors de l'art que dans la gamme généreuse des produits du sol. De sorte qu'en deux heures il était loisible de faire un voyage plaisant qui mettait en humeur et en appétit pour d'autres randonnées.



CE PAYSAGE MÉTALLIQUE, HÉRISSÉ DE PYLONES ET QUE CERNENT D'ÉNORMES RÉSERVOIRS, OFFRE UNE IMAGE CARACTÉRISTIQUE DE LA BANLIEUE INDUSTRIELLE.

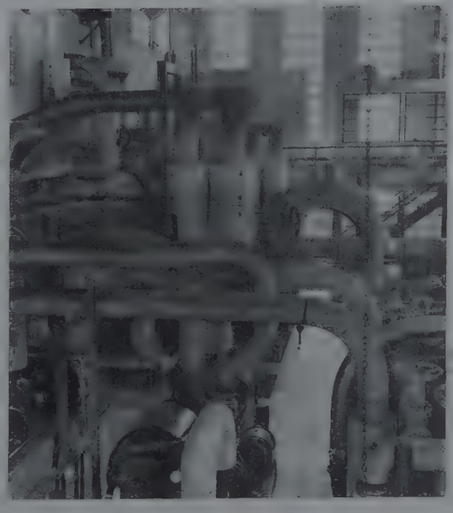
POUR RÉPONDRE A UNE CONSOMMATION ACCRUE E.D.F. AUGMENTE SA PRODUCTION D'ÉNERGIE THERMIQUE

PAR ROGER DARDENNE

M. BOUDRANT (A G.) COMMENTE LA VISITE.

TOUT le monde sait que l'énergie électrique nous est fournie en France par les centrales thermiques et par les centrales hydrauliques. Sur l'équipement du pays par l'utilisation de ses ressources hydrauliques, *France-Illustration* a, plusieurs fois déjà, donné des études qui ont permis de connaître les résultats obtenus et les promesses de développement. Sans doute est-ce là une œuvre de première importance et qu'illustrent de manière grandiose des réalisations dont le type reste, aux yeux du public, Génissiat. Le rôle de la production d'énergie thermique apparaît peut-être avec un moindre relief. Pourtant, en 1949, ce sont les centrales thermiques qui ont couvert dans une proportion de plus de 60 % les besoins du pays en énergie électrique.

Il va de soi qu'il ne saurait s'agir d'instituer entre les deux modes de production une comparaison qui présenterait pour l'un d'eux quelque chose de défavorable. Chacun d'eux a son rôle, et c'est en fait une chance pour la France de pouvoir les associer. 1949 fut une année d'une exceptionnelle sécheresse, qui eut pour conséquence une diminution notable de la production



UN ASPECT DE LA TUYAUTERIE COMPLIQUÉE.

LES HAUTES CHEMINÉES DES CENTRALES THERMIQUES ENVOIENT VERS LE CIEL DES NUAGES DE FUMÉE.

d'énergie hydraulique, et ce malgré la mise en service d'installations nouvelles. Il en résulta des restrictions dont les usagers redoutent le retour.

Peut-on les rassurer tout à fait dès à présent ? La prudence est toujours de mise en cette matière. Cependant il est certain que du point de vue de l'hydraulicité l'année 1950 a été beaucoup plus favorisée que sa devancière. Les réservoirs des barrages sont emplis à 71 %. Et l'on peut avancer que les sévères « coupures » que nous avons connues nous seront, cet hiver, très vraisemblablement épargnées.

La pluie ne tombe pas encore par décision ministérielle et la production énergétique doit aussi faire face à une consommation sans cesse accrue. On estime que pour répondre à cette augmentation il faut prévoir à peu près tous les dix ans un doublement de la production.

Quelle part ont à cette production les centrales thermiques ? Comment sont-elles en mesure de l'assurer ? A ces questions, un rapide voyage dans la région parisienne et dans le Nord, sous la conduite de M. Boudrant, directeur de la production thermique d'Electricité de France, de M. Torresi, son adjoint, et de M. Robert Renaud, chargé à la direction générale du service de l'information, allait nous fournir des réponses issues d'un contact direct.

LES CENTRALES THERMIQUES ET LES PROBLÈMES DE LEUR EXPLOITATION

Disons d'abord que, depuis la fin de la guerre, l'exploitation des centrales thermiques a posé de difficiles problèmes. Leurs bâtiments avaient été détruits ou gravement endommagés, le matériel avait beaucoup souffert, l'entretien normal avait été rendu impossible. Dès la fin de 1946, cependant, les remises en état, exécutées d'urgence, étaient achevées.

Ce n'est pas tout : il fallait aussi rattraper le retard dû à l'arrêt pendant cinq années de constructions nouvelles et remédier aux inconvénients qui provenaient, pour plus d'un tiers des centrales, de leur âge. Car vingt ans pour une centrale, c'est la vieillesse.

Construire de nouvelles installations, moderniser celles qui existaient, telle fut la tâche à laquelle s'attela l'E. D. F.

Effort heureux, car l'on peut bien affirmer que si en 1949 les centrales thermiques n'ont pu compenser complètement la diminution de l'énergie hydraulique, du moins en ont-elles amoindri les effets de manière sensible.

Quelques chiffres rendent compte de ce résultat.

Les besoins du pays en énergie électrique ont été, en 1949, de 30,8 milliards de kWh. et la puissance maximum appelée à 5,5 millions de kilowatts. Or l'ensemble des centrales thermiques françaises (houillères, E. D. F., sidérurgie) produisit 18,9 milliards de kWh. sous une puissance maximum de 3,3 millions de kilowatts. De ces 18,9 milliarrds de kWh., E. D. F. pouvait revendiquer 10,9 milliards, soit plus du tiers de la demande totale d'énergie électrique du pays.

Ces seules indications font ressortir l'ampleur du rôle dévolu aux centrales thermiques.

Notre voyage à travers la banlieue parisienne et le pays lillois allait nous mener à Vitry (centrale Arrighi), à Saint-Denis, à Gennevilliers, puis le lendemain à Seguedin et à Comines.

L'exploitation de ces centrales doit impérieusement répondre à certaines obligations. Il y faut la souplesse des installations, le bon état d'entretien du matériel, la surveillance attentive du prix de revient, il y faut aussi un personnel hautement qualifié et qui assure un service permanent, car la centrale fonctionne jour et nuit.

Des considérations géographiques et économiques ont dicté le choix des emplacements de ces usines productrices d'énergie. Tout naturellement, elles ont été placées au voisinage des grands centres de consommation (la région parisienne en compte pour sa part 45 % et celle de Lille-Valenciennes, 18 %). En outre, on les a édifiées près de cours d'eau qui assurent l'eau d'alimentation et de réfrigération indispensable. Enfin, les conditions d'approvisionnement en combustibles sont aussi un des éléments du choix de l'endroit où s'élèvera une centrale. La proximité des houillères est évidemment une grande commodité.

Que brûle-t-on dans les foyers des énormes chaudières des « thermiques » ? Des charbons de basse catégorie, des fines brutes, des mixtes de lavage et pulvérulents, des lignites aussi, qu'on exploite notamment de manière assez active dans les Landes. Les charbons sont broyés, dépoussiérés dans les centrales. Celles-ci consomment aussi les produits de déchets des raffineries de pétrole (fuel lourd n° 2). A titre d'exemple montrant bien la relation entre l'établissement d'une usine thermique et son centre d'approvisionnement, nous pouvons citer la centrale prévue aux environs de Bordeaux, qui serait tributaire de la raffinerie de pétrole du bec d'Ambès. Encore faut-il que le chiffre de pétrole brut traité laisse une quantité suffisante de fuel lourd pour répondre aux besoins d'alimentation de la centrale, sans préjudice de ceux auxquels la raffinerie pourrait avoir à satisfaire d'autre part.

L'HOMME ET LA MACHINE

Il n'entre pas dans notre dessein de décrire ici en détail la série de centrales que nous avons visitées pendant deux jours. Le profane en retient une impression de puissance écrasante. Chaudières géantes, turbines, dynamos, tout le matériel concourt à cette impression, et aussi la grandeur et la hauteur des salles, véritables nefs de béton et de métal, où sont disposées les machines. En traversant ces nefs immenses, en parcourant les passerelles, en descendant les échelles et les escaliers, en s'enfonçant dans la profondeur des chaufferies, en écoutant le halètement régulier des moteurs, on songe à quelque grand navire. Si l'on peut parler d'une beauté mécanique, c'est assurément dans un endroit comme celui-ci. Il y a là un aspect d'une civilisation auquel on ne peut rester indifférent.

Et ce qui accroît l'impression de domination de la machine, c'est la faiblesse numérique du personnel. Dans ces salles où tournent les moteurs, autour de ces chaudières, bien peu de monde. De-ci de-là, un « bleu » se détache. L'homme paraît presque exclu de cette cité d'engins qu'il a créés et qu'il a faits à une échelle qui n'est plus la sienne.

Au vrai, ce n'est là qu'une apparence. S'il ne faut qu'un personnel réduit pour faire marcher la thermique, du moins le faut-il soigneusement préparé à sa tâche, pénétré de son importance, d'une attention sans faille, de réflexes prompts.

Lorsqu'on parvient au poste de commandement,

SUR CE CHANTIER ON TRAVAILLE ACTIVEMENT A L'EXTENSION DE LA CENTRALE ARRIGHI A VITRY.

LES MACHINES PUISSANTES S'ALIGNENT SOUS LA VERRIÈRE QUI RECOUVRE CETTE VASTE NEF.

L'ancienne centrale de Comines dresse ses murs sombres non loin de la frontière.

Voici, clairs et commodes, les batiments de la nouvelle centrale, réalisation modèle.

au cerveau de l'usine, devant les « tableaux de bord » surchargés de manettes et de cadrans, on constate que l'homme n'est pas encore éliminé et que sa vigilance intelligente demeure la dernière instance. L'automatisme pourtant progresse, et qui sait ce qu'il réserve pour un avenir peut-être pas fort lointain ? Pour l'instant, des techniciens montent la garde devant les indicateurs et les enregistreurs, prêts à intervenir au moindre à-coup que leurs appareils décèleraient dans un point quelconque de la centrale.

Travail assez particulier que ce « quart » dans une salle où, en principe, il ne se passe rien, les appareils fonctionnant normalement. Il pourrait, à certains, paraître vite fastidieux. En vérité, il trouve son intérêt précisément dans la façon minutieuse dont le personnel qui en est chargé exerce son contrôle. Il est fort attaché à sa mission. L'E. D. F. se préoccupe d'ailleurs de la formation de ses techniciens. Des cours professionnels, des stages assurent leur recrutement et dirigent leur affectation.

UN PROGRAMME DE RÉNOVATION

Si l'on considère que les thermiques E. D. F. ont en 1949 réalisé une production d'énergie égale à 2,6 fois celle de 1938, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque étonnement en apprenant qu'au cours de cette période il n'a pas été mis en service d'installations thermiques nouvelles. En fait, le surcroît de production a été obtenu, à peu de chose près, avec l'équipement de 1938. On a poussé au maximum l'utilisation des centrales les plus économiques, celle de Vitry (Arrighi), par exemple, où la production est passée de 900 millions de kWh. en 1938 à 1.497 millions en 1949 ; celle de Gennevilliers, de 366 millions à 667 millions, etc.

D'autre part, des centrales moins économiques ont été remises en état, et l'on a vu la production de Saint-Ouen passer de 23 millions de kWh. à 872 ; celle d'Issy, de 56 millions à 420 ; celle de Marseille, de 20 millions à 228.

Mais il est bien évident que le matériel, déjà fatigué, ne pourrait, en dépit de toutes les réparations, fournir très longtemps encore pareil effort. L'arrêt de plusieurs centrales est inévitable à plus ou moins brève échéance. Il a donc bien fallu adopter une politique de remplacement et de constructions neuves. Dès la fin de 1949 des installations nouvelles ont été mises en service à Vendin (un groupe de 40.000 kilowatts) ; à Harnes (deux groupes de 120.000 kilowatts ; à Seguedin, près de Lille (un groupe de 40.000 kilowatts) ; à Dieppedale, en Normandie (un groupe de 50.000 kilowatts) ; à Gennevilliers (un groupe de 100.000 kilowatts).

Le tout fait partie d'un programme de 700.000 kilowatts élaboré avant la libération, et dont l'achèvement est prévu en 1952. L'année présente a vu entrer en fonctionnement d'autres installations (100.000 kilowatts à Gennevilliers II, 50.000 à Comines II, dans le Nord, 40.000 à Lourches II).

En outre, un programme complémentaire a été mis en œuvre au début de 1949. On en attend 300.000 kilowatts vers 1953, et l'on étudie actuellement une autre tranche de 700.000 kilowatts. Ainsi donc, à la demande sans cesse accrue on s'efforce de répondre par une progression symétrique de la production, avec pour préoccupation dominante de produire le kWh. thermique avec la dépense minimum de combustible. Pour y parvenir, un contrôle rigoureux et constant des appareils de chauffe est exercé, complété par des essais et par des vérifications de laboratoire.

Bien entendu, les consommations de combustible varient selon qu'on a affaire à des installations plus ou moins modernes. A Vitry-Arrighi, à Saint-Denis II la consommation est inférieure à 3.500 calories par kWh.; elle est de l'ordre de moins de 3.000 calories pour les plus récentes exploitations.

DES BORDS DE LA SEINE AUX BORDS DE LA LYS

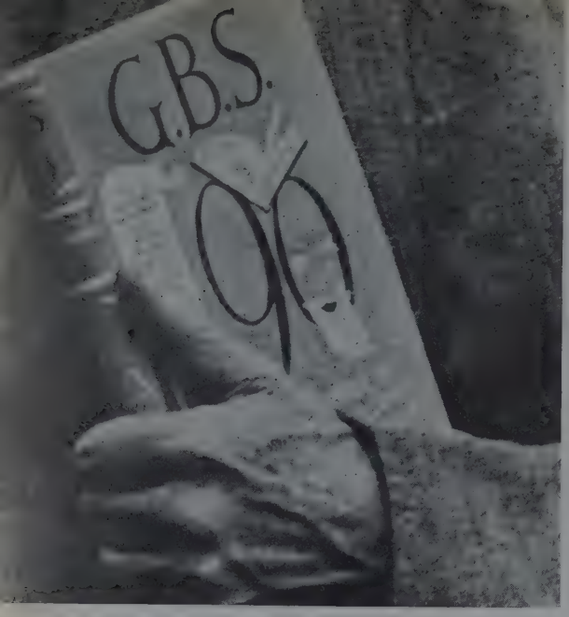
Au cours de la visite à laquelle nous avions été conviés nous avons pu mesurer les progrès accomplis en comparant d'anciennes installations avec les nouvelles. Cette tournée nous a conduits à la centrale Arrighi, au pied de laquelle s'étend un chantier en pleine activité en vue de l'extension de l'usine. A Saint-Denis (mise en service en 1934 et qu'on nomme Saint-Denis II pour la distinguer de la première usine, élevée en 1905) on se trouve dans une usine de base qui joue d'année en année un rôle plus important. Elle présente six chaudières à conduite et réglage automatiques, avec dépoussiérage hydraulique des fumées et évacuation des cendres et des suies. Par beaucoup de ses caractères Saint-Denis II fut, lors de sa création, à l'avant-garde des conceptions techniques. Gennevilliers II, qui remonte à 1909, a aussi fourni l'occasion d'apporter à maints problèmes de détail des solutions hardies. Les premières installations de l'usine avaient été faites de 1920 à 1924, avec extension de 1925 à 1929. La deuxième tranche fut entreprise en août 1945. Gennevilliers II comporte deux groupes de 100.000 kilowatts chacun, l'un de construction américaine, l'autre de construction française. La manutention du charbon avec emploi des bulldozers et distributeur rotatif mobile a conduit à la création d'un parc parallèle à l'estacade de déchargement des wagons.

Dans le Nord, après une visite à Seguedin, où les constructeurs français et suisses ont uni leurs efforts, nous avons, pour terminer, longuement parcouru la centrale de Comines, installée à la frontière belge et où s'affrontent, dans un voisinage démonstratif du chemin accompli, les bâtiments anciens et la nouvelle centrale, claire, vaste, où le constructeur, M. Mary, a recherché non seulement les perfectionnements techniques, mais aussi les aménagements les plus propres à rendre le travail facile. Comines fait honneur à l'industrie française.

Au bord de la Lys, sur cette vue d'une usine modèle prit fin un voyage dont l'enseignement principal est, semble-t-il, qu'il est d'une sage gestion de maintenir l'équilibre entre la production d'énergie hydraulique et la production thermique. Problème qui n'est pas seulement technique, mais aussi financier, car de la répartition des crédits dépend l'obtention de cet équilibre.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

Comme on est loin dans cette spacieuse chaufferie des vieilles installations encrassées !



G. BERNARD SHAW

AUTEUR SOCIAL ET SATIRISTE PURITAIN

J'ai assisté à Londres à bien des conférences de George Bernard Shaw, qui vient de mourir à quatre-vingt-quatorze ans, mais il en est une, en particulier, dont j'ai gardé le souvenir. Les mains sur les hanches, comme c'était sa coutume, il traitait ce jour-là, avec sa véhémence habituelle, des ridicules et des tares de la bourgeoisie anglaise. Lorsqu'il eut achevé sa fougueuse improvisation, il autorisa ses auditeurs à lui poser des questions. « Vous avez, lui dit l'un d'eux, bien vilipendé le bourgeois. Mais à aucun moment vous ne l'avez défini. Qu'est-ce donc au juste qu'un bourgeois ? — Oh ! mon Dieu ! répondit Shaw sans la moindre hésitation, ce à quoi vous reconnaîtrez le bourgeois, c'est à ce que jamais il ne voudrait accepter comme pourboire moins d'une bank-note de 5 livres sterling. » Puis, impassible, il se rassit au milieu des éclats de rire. A toutes les interrogations les plus inattendues, il répliquait ainsi par une phrase insolente et de forme impeccable. J'ai peut-être suivi une dizaine de ses harangues (il lui arrivait alors d'en prononcer parfois plusieurs dans la même journée, partout où on l'invitait et là aussi où on ne l'invitait pas) ; jamais je ne l'ai entendu se répéter dans les ripostes. C'est que, pour employer une de ses formules, Shaw était un « charlatan de naissance » ; une autre de ses formules affirme qu'il tenait ici-bas le rôle de « bouffon à la cour du roi Demos ».

Né à Dublin en 1856, d'une famille protestante et d'origine anglo-écossaise (mais la plupart des grands écrivains dits irlandais et d'expression anglaise ont été eux aussi des sangs mêlés sur lesquels l'humour particulier aux autochtones de l'île celte a laissé sa marque ineffaçable), il a été journaliste politique, critique d'art, romancier et aussi critique dramatique avant de devenir auteur de comédies, toutes à tendances sociales ; comédies truffées d'aphorismes sardoniquement spirituels, où il a beaucoup plus tenté d'exprimer ses opinions personnelles que de mettre objectivement en scène des individualités riches d'une vie qui leur fût propre. Dans sa première pièce, *l'Argent n'a pas d'odeur*, donnée à Londres en 1892, ce qu'il s'est attaché à montrer, c'est qu'au bourgeois le plus convaincu de son honnêteté foncière il est matériellement impossible de s'assurer d'importants revenus sans spéculer sur la misère des classes populaires. Dans *le Héros et le Soldat* (1894) il a enlevé à la gloire guerrière tout son panache, tout comme dans *Homme et Surhomme* (1905) il a ramené l'amour du couple à une manifestation épisodique du vouloir vivre de l'espèce. Dans *la Profession de Madame Warren* il a, en 1902, présenté la prostitution comme une branche de l'industrie tout aussi honorable (ou, si l'on veut, tout aussi déshonorante) que les autres moyens de réussite. Dans *César et Cléopâtre* (1899) il a réduit à des proportions humaines les figures légendaires de la tradition. Dans *Mariage*, c'est des aspects factices de la vie conjugale contemporaine qu'il a fait cruellement des gorges chaudes. Dans *Sainte Jeanne* (1923) il nous a montré une Jeanne d'Arc candidement révolutionnaire et se dressant contre toutes les forces sociales de son époque.

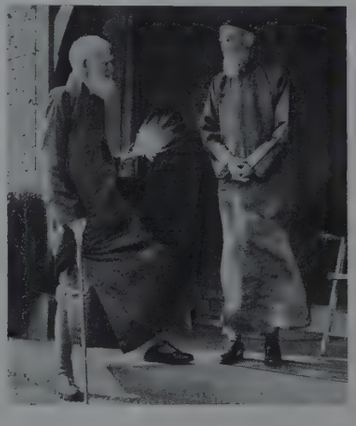
Je viens de résumer là quelques-unes de ses pièces en deux ou trois lignes que je sais être trop schématiques, car le secret de l'influence de Shaw a été justement que le public, émerveillé par la verve du dramaturge, ne distinguait pas toujours nettement où celui-ci avait entrepris de le conduire.

Ses boutades se glissaient d'autant mieux dans les esprits qu'elles ne paraissaient pas faire partie d'un ensemble coordonné, et, à vrai dire, il serait bien difficile de grouper en un credo synthétique ce que, sans vergogne, il désigne comme « la pensée shavienne ». J'ai eu naguère le bonheur d'interviewer Bernard Shaw et de le supplier qu'il m'aidât précisément à établir ce credo. Avec une agilité gracieusement diabolique, il s'est dérobé à mon insistance.

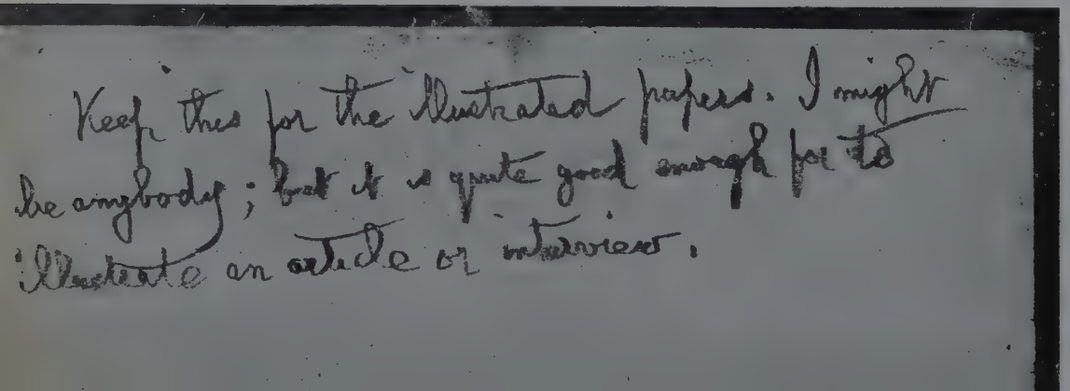
« Pourquoi voulez-vous, m'a-t-il dit, faire une synthèse de mes idées ? Pourquoi ne pas les exposer les unes à la suite des autres ? Que c'est donc français ce besoin de tout ranger en compartiments ! Vous découvrez des contradictions dans ma philosophie ? Eh bien, est-ce qu'il n'y en a pas dans la vie des contradictions ? » La désinvolture était telle que je me sentis gagné par la contagion et que je lui demandai s'il était bien nécessaire que, à tout propos, il se déclarât l'homme le plus remarquable de son époque. « Cela, lui disais-je, pouvait s'expliquer lorsque vous étiez un jeune homme inconnu et que vous désiriez la notoriété, mais, maintenant que votre réputation est légitimement universelle, ne croyez-vous pas qu'il soit temps de jeter par-dessus bord ce G. B. S. dont vous entretenez vos contemporains comme d'un héros déjà supra-terrestre ? »

— Cesser de me faire de la réclame ? s'écria alors G. Bernard Shaw en éclatant de rire, mais il m'en faut au contraire plus que jamais ! Voyez le savon Pears. Les Pears ont une maison solide, s'il en est. Renoncent-ils pour cela à couvrir les murs de leurs affiches ? Si je cessais demain de me faire de la réclame, je perdrais immédiatement mon commerce. Vous me reprochez de m'être proclamé l'homme le plus remarquable de mon époque. Mais n'est-ce pas une prétention fort défendable ? En général, lorsque je parle en réunion publique de certains sujets spéciaux que, depuis plusieurs années, j'étudie, il n'est évidemment personne qui connaisse mieux que moi les faits dont j'entretiens ceux qui se trouvent dans la salle, et, puisque la chose est vraie, je ne vois pas pourquoi je me dispenserais de la dire. »

GEORGE BERNARD SHAW, COMME FLAUBERT A CROISSET, AIMAIT ÉCRIRE DANS UN PAVILLON ISOLÉ AU MILIEU DES BOIS. IL Y AVAIT SA TABLE DE TRAVAIL (CI-DESSOUS, AU CENTRE). ILLUSTRE HUMORISTE...



... REVÊTAIT VOLONTIERS CETTE ROBE DE CHAMBRE CHINOISE (CI-DESSUS, A DROITE). LES QUELQUES MOTS REPRODUITS ICI AVAIENT ÉTÉ TRACÉS PAR LE MAITRE AU VERSO D'UNE DE CES PHOTOGRAPHIES.



A PURITAN IN CAP AND BELLS

A Puritan in cap and bells. Ainsi l'a résumé un de ses admirateurs : « Un puritain portant clochettes et barrette de fou. » Puritain, le terme est peut-être exagéré ; mais prédicateur, bien certainement ; prédicateur de toutes les notions récentes entre lesquelles il ne se permettait pas de choisir, tant il aurait eu peur d'apparaître comme rétrograde en ne les admettant pas toutes.

CHARLES CHASSÉ.

Le meilleur portrait qu'on puisse faire de Léo Larguier, c'est peut-être lui-même qui l'a tracé un jour.

« L'écrivain que j'imagine, a-t-il dit, n'est ni pauvre ni riche, et il est plutôt gras que maigre. Il a passé la cinquantaine, n'a pas perdu un cheveu, porte besicles et, dans sa vieille robe de chambre, il fait songer à Balzac et à Diderot. Il est débraillé, mais il a du linge fin et de belles manières soignées de prélat gastronome. Quand il ne dîne pas au cabaret, il soigne son fricot lui-même, comme ses phrases. Un vieil ami vient chaque dimanche le partager. Ils médisent de quelques membres de leur confrérie, et, à l'heure du cognac et de la pipe, ils ressemblent à deux curés, grands amateurs de livres, de bourgogne et de tabac, ayant dîné fort confortablement, au coin du feu, dans des fauteuils pleins de coussins. »

La cinquantaine était largement dépassée pour Léo Larguier, puisqu'il était né en 1878. Il était originaire des Cévennes. Quand il vint à Paris, environ sa vingtième année, était-ce pour y faire son droit ou pour fréquenter la Sorbonne ? En tout cas, sur le chemin de la Faculté il y avait un café et à la terrasse du café, Jean Moréas. Le jeune Cévenol eut l'honneur d'une poignée de main du poète, et du coup n'alla pas plus loin sur les routes universitaires.

Léo Larguier, à travers un demi-siècle où toute la planète a changé, était resté fidèle aux débuts très 1900 qui sont parfaitement figurés par cette anecdote. Les cafés littéraires, le personnage que l'homme de lettres se joue à lui-même autant qu'aux autres, le décor de ses jours organisés comme une œuvre d'art, tout cela composait pour lui les rites de la vie d'écrivain tels qu'il continuait de les pratiquer avec une foi touchante.

Sa silhouette pittoresque faisait partie du paysage traditionnel du quartier Saint-Germain-des-Prés avant que celui-ci fût envahi par l'esprit de Montparnasse. Léo Larguier était l'homme des antiquaires et des bouquinistes. Il collectionnait les livres anciens, les tableaux et se flattait d'avoir rempli de chefs-d'œuvre son appartement de la rue Saint-Benoît. C'est une redingote puce ou vert bouteille qu'aurait dû revêtir ce cousin Pons attardé parmi nous. A moins qu'on ne l'imagine chassant d'une chiquenaude quelque grain de tabac sur un jabot.

Pour officier en littérature, il avait pris rang de poète. Dès 1901, l'Académie française avait couronné ses alexandrins respectueux de la tradition. Ses admirateurs disaient qu'il continuait Hugo et Lamartine. Une gloire discrète d'homme de lettres très « rive gauche » devait le conduire jusqu'à l'académie Goncourt, où il succéda en 1936 à Léon Hennique.

Des soixante volumes qu'il a publiés, ce qu'on connaît le mieux, ce sont les livres de flâneur, d'amateur de vieilles rues et de vieux papiers. *L'Après-midi chez l'antiquaire, Saint-Germain-des-Prés mon village, les Dimanches de la rue Jacob, Au café de l'Univers,* autant de titres significatifs d'un penchant et d'une époque. Léo Larguier avait fait écho aussi à ses souvenirs de la Provence et des Provençaux : Cézanne, Mistral, Aubanel. Faut-il rappeler enfin qu'il avait écrit, pour le théâtre, des pièces qui s'appelaient *l'Heure des tziganes* ou *la Lumière du soir* et qu'on avait jouées à l'Odéon, naturellement...

Deux guerres mondiales, la révolution dans l'univers, toute la terre à feu et à sang, rien n'avait pu changer la règle qu'il s'était donnée pour mener sa petite vie entre la rue des Saints-Pères et la rue Bonaparte : « Préférer beaucoup de choses aux êtres, la paix à une femme et la littérature à l'amour. » Heureux homme !

André Rousseaux.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Répétition ou l'amour puni

Avec Jean Anouilh le critique est tranquille. Même si la pièce n'est pas de la meilleure veine de l'auteur, elle sera attachante ; même si une certaine nonchalance est perceptible dans sa ligne générale, la qualité du dialogue fera qu'on ne la trouvera pas longuette ; même si le dramaturge s'y répète un peu, on ne refusera pas de l'écouter. C'est le miracle du don, du don de l'homme de théâtre. M. Jean Anouilh est un homme de théâtre né. Imposez-lui deux répliques, même les plus plates, et demandez-lui de s'en servir comme point de départ : il vous bâtira aussitôt trois ou quatre actes qui seront du bon ou du moins bon Anouilh, mais toujours du spectacle de qualité.

Et *la Répétition ou l'amour puni,* que le théâtre Marigny vient de monter avec un si grand soin ? Eh bien, c'est un Anouilh d'assez bonne cuvée dans sa désinvolture savante, un Anouilh noir qui part dans le rose, et en voilà, j'espère bien, pour trois cents représentations.

Rien de plus artificiel, à première vue, ou, si vous voulez, de plus conventionnel que les personnages et le sujet de la pièce. Mais la convention est délicieuse. Car la convention a toutes sortes de visages : elle peut s'appeler, selon les occasions : Alexandre Dumas, Pierre Decourcelle, Marivaux ou Giraudoux ; et dans les deux derniers cas elle ne figure que le prête-nom de la poésie. Et, parce qu'elle recrée le monde en l'interprétant à sa manière, la poésie a tous les droits.

C'est justement à Marivaux que Jean Anouilh a choisi cette fois d'attacher son char. N'oublions pas qu'il s'était mesuré à Sophocle dans *Antigone* et à Shakespeare dans *Roméo et Jeannette.* Mais ici ce n'est pas le sujet même qu'il reprend pour le transposer, ou du moins, s'il était parti dans cette intention, il n'a pas tardé à se raviser, exactement dès le troisième acte d'une pièce qui en compte cinq. Jusque-là nous baignions innocemment dans un jeu délicat, léger, frivole et ravissant au possible. Le côté fantaisiste, intemporel des personnages déjà contribuait à notre plaisir. Nous étions dans un château légué par une vieille tante facétieuse à un couple très parisien — comte et comtesse, s'il vous plaît — qui nous reportait, avec un autre style, au théâtre d'Henri Lavedan. Une seule condition au legs : douze enfants orphelins seraient élevés, aux frais des héritiers, dans une aile du château. Pour sauver leur tranquillité, nos fêtards avaient déjà pensé à choisir douze sourds-muets ; mais les orphelins sourds-muets sont, paraît-il, plus rares qu'on ne croit. Bref, les orphelins, volubiles ou non, étant confiés à la douce Lucile, filleule de leur intendant, M. Damiens, comte et comtesse, coqueluche du *high life,* préparent une fête qui sera marquée par la représentation de *la Double Inconstance* de Marivaux. Le comte jouera le prince, la comtesse, Lisette ; l'amant de la comtesse (j'ai dit que notre couple était très « parisien »), le ridicule Villebosse, sera Arlequin, tandis que la maîtresse du comte, Hortensia, tiendra le rôle de Flaminia. Mais la distribution présentait une difficulté : qui interpréterait le rôle de Silvie, l'ingénue passionnée ? Malgré la répugnance de la comtesse, qui n'aime pas se commettre avec la plèbe, on a sollicité Lucile, l'institutrice des orphelins. Et les répétitions commencent.

On aurait pu imaginer que Jean Anouilh — ç'eût été le connaître mal — se bornerait à l'aimable contrepoint des deux premiers actes. Le comte, metteur en scène qui rendrait des points à J.-L. Barrault (c'est lui-même, par bonheur), dirige la répétition, et des interférences se produisent du théâtre à la vie, je veux dire des situations de Marivaux à celles d'Anouilh. En fait, tout va bien jusqu'à la fin du deuxième tableau. Le comte est tombé amoureux de la pure Lucile, qui va même succomber un peu vite. Mais la comtesse ne ferme-t-elle pas les yeux sur les fredaines de son mari, et n'en agit-il point pareillement avec elle ?

Erreur. La comtesse ne veut être trompée que dans sa classe ; elle commence par morigéner Hortensia, maîtresse en titre de son mari, dont les intérêts sont, pense-t-elle, liés aux siens. (La conversation des deux femmes est amèrement piquante, comme l'est, à un autre moment de la pièce, le dialogue entre le comte et Villebosse, amant de la comtesse.) Et voici que la comédie se mue en drame. Après avoir en vain tenté de se débarrasser de Lucile avec une histoire de bijou volé, la comtesse imagine une intrigue diabolique. Un faux télégramme appelle de toute urgence son époux à Paris. Pendant son absence, le cynique Héro, qui garde une vieille rancune au comte parce que celui-ci l'empêcha autrefois d'épouser une jeune fille qu'il aimait, Héro, l'alcoolique au foie pourri, le don Juan de cabinet particulier, tentera de séduire Lucile. C'est, pensez-vous, courir à l'échec. Pas tant que vous le croyez, car Héro annonce à la malheureuse qu'elle est abandonnée. Elle s'évanouit. En profite-t-il ? Nous n'en savons rien, et cela vaut mieux, car l'affaire est trop horrible, mais le lendemain à l'aube Lucile est partie pour une direction inconnue ; le comte, retour de Paris, se lance inutilement à sa recherche, et Héro, dégoûté de sa propre abjection, provoque le jeune Villebosse, champion de tir au pistolet, pour être bien sûr de mourir le lendemain.

Comment le charmant badinage du début a-t-il pu tourner à ce mélodrame atroce ? C'est que les songes familiers de M. Anouilh, presque tout son théâtre en témoigne avec une redoutable éloquence, sont ainsi faits. L'amour est, selon lui, une duperie inventée pour le malheur des femmes et la perte des hommes. Les purs sont d'avance les victimes. Le triomphe des méchants est obligatoirement assuré par la naïveté des bons. Je ne discuterai pas ici cette morale du désespoir sans recours. Je me bornerai seulement à constater que, sur le plan strictement dramatique, M. Jean Anouilh, malgré son talent éblouissant, a cette fois un peu trop forcé la dose pour nous convaincre. Nous savons trop tôt où nous allons, et telle scène, affreusement pénible, comme celle où le misérable Héro joue son jeu infâme auprès de la pauvre Lucile a quelque chose de gratuit et de forcé qui écrase le cœur.

On n'avance d'ailleurs pas ces objections de principe sans hésitation ni regret. *La Répétition ou l'amour puni* est, en dépit de tout, une pièce de grande allure, et Jean Anouilh reste notre premier auteur dramatique. Et quels acteurs il a trouvés ! Madeleine Renaud, toujours elle, sourit, minaude, toise, dédaigne, décide avec la même hauteur de ton : parfaite enfin. M^lle^ Elina Labourdette, non seulement prête sa beauté sculpturale à un rôle qui l'exigeait, mais elle ne pâlit point auprès de sa magnifique partenaire, elle est à l'aise dans sa beauté, et ce n'est pas un mince compliment. M^lle^ Simone Valère a peut-être un peu accentué au début le caractère ingénu de son personnage, mais elle s'est reprise sur la fin et a su souffrir. J.-L. Barrault, comte d'almanach galant, a été tour à tour spirituel et sensible. Jean Servais n'avait pas depuis longtemps trouvé un rôle où il pût ainsi déployer toutes ses remarquables qualités. MM. Dhéran et Bertin sont bons.

Décor exquis de Jean-Denis Malclès. Costumes du meilleur goût. Vrai ! on aurait tort de désespérer, sinon de l'homme et de l'amour, tout au moins du théâtre.

ANNA NEAGLE, INTERPRÈTE D' « ODETTE, AGENT S-23 » (A G.), RETROUVE A LA PREMIÈRE L'HÉROINE QU'ELLE INCARNE A L'ÉCRAN : ODETTE CHURCHILL.

GRANDE PREMIÈRE A L'OPÉRA : « ODETTE, AGENT S-23 »

PAR DENIS MARION

L'ESPION est un héros favori de l'écran, comme il l'est de toute une littérature qui ne comprend pas seulement les feuilletons et les brochures populaires, mais aussi certains romans de Balzac et de Kipling, entre autres. Il n'est d'ailleurs pas difficile de déterminer pourquoi : par définition, l'espion porte un masque ; son comportement apparent est on ne peut plus contradictoire avec son comportement réel ; de là une source inépuisable d'ambiguïtés, de surprises et d'effets dramatiques.

Que dire alors de l'espionne ? A tous ces avantages elle ajoute encore l'attrait sentimental. C'est trop, et il est trop facile d'en tirer parti. Aussi je ne m'étonne pas de ne pas retrouver dans ma mémoire le souvenir d'un seul livre ou d'un seul film qui présente une espionne plausible. Qu'elle prenne les traits de Marlène Dietrich *(X 27)*, de Greta Garbo *(Mata Hari)*, d'Edwige Feuillère *(Marthe Richard)* ou d'Ingrid Bergman *(les Enchaînés)*, à l'écran l'espionne ne se conçoit que comme une prostituée par patriotisme qui, en échange de ses charmes, obtient avec une facilité stupéfiante des secrets militaires.

On se doutait du reste que la réalité est tout autre. Le grand mérite d'*Odette*, et sa profonde originalité, consiste précisément à détruire ce poncif et à le remplacer par une reproduction fidèle de la réalité. Pour aller jusqu'au bout de sa révolution le film a choisi des protagonistes qui ont réellement existé et reproduit exactement leurs aventures.

Ceux qui demeureraient sceptiques n'ont qu'à lire le récit de Jerrard Tickell : *Odette, agent S-23*, dont une excellente traduction française par Alain Glatigny vient de paraître (Nicholson et Watson). Ils y trouveront la confirmation qu'une véritable espionne accomplit un travail méticuleux, absorbant et pénible, qui ressemblerait assez à celui d'une acrobate de cirque s'il n'était à la fois beaucoup moins spectaculaire et beaucoup plus dangereux. Le charme personnel n'y joue aucun rôle. Bien plus, l'une des premières consignes qui soit donnée aux débutantes consiste à ne pas se prendre pour un personnage romanesque et à soumettre étroitement l'imagination aux ordres du bon sens et de la prudence. L'agent secret qui se considère comme un être d'exception est invariablement un mauvais agent et arrive vite à se faire prendre. Mais il n'y a rien avec quoi l'on se familiarise plus rapidement qu'avec le danger. Notre héroïne elle-même, en dépit du prosaïsme auquel elle s'appliquait, n'a été arrêtée que pour n'avoir pas suivi à la lettre et sur-le-champ l'ordre de dissoudre son réseau qu'elle avait reçu de Londres.

Seuls les Anglais, sans doute, étaient capables de transposer à l'écran ce climat si différent de celui que le public escompte trouver dans une pareille histoire et cependant de ne pas décevoir l'attente des spectateurs. De ce point de vue la garantie de l'authenticité joue un rôle psychologique considérable. Quand le soir du gala à l'Opéra la salle vit paraître sur la scène, aux côtés d'Anna Neagle et de Trevor Howard, qui tiennent leurs rôles à l'écran, Odette Brailly et son ancien chef, devenu par la suite son mari, Peter Churchill (parent éloigné de l'ancien premier ministre), elle ne rendit pas seulement hommage par ses applaudissements à deux authentiques combattants. Elle témoignait aussi de sa volonté de préférer, pour cette fois, aux phantasmes de l'imagination des fabricants d'histoires la saveur amère et forte de l'histoire tout court.

M. AURIOL FÉLICITE TREVOR HOWARD, QUI TIENT LE ROLE DU CAPITAINE CHURCHILL.

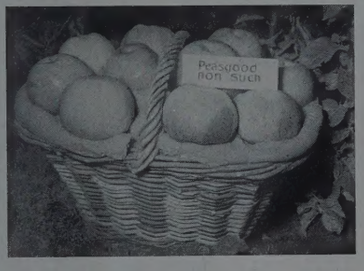
LA PRÉSENCE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DONNA SON ÉCLAT A CETTE GRANDE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL DASSAULT, GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ET ODETTE CHURCHILL.

PETITES CHRONIQUES

VOICI DES FLEURS, DES FRUITS...

L'exposition d'automne du cours Albert-Ier offre un cocktail très parisien. Castor et houseaux, perles et casquettes s'y coudoient et, d'occasion, y échangent des propos techniques. Entre cette dame très Guermantes et ce pardessus râpé, nous nous sentons de trop, n'étant pas agrégé ès cactées. Méditons quand même sur ce *cupressus arizonica conica* qui est, nous dit-on, très rustique. Aimez-vous les conifères ? Les préférez-vous sous la forme Abies ou Thuya, Cèdre ou Biota, Taxis ou Picea ? On vous en offre des variétés à la douzaine. Les jardiniers paysagistes ont dépensé des trésors d'ingéniosité pour inscrire un parc entier avec pièce d'eau, perspectives et lointains dans un carré de 15 mètres. Voici des chrysanthèmes, des roses tardives et d'incroyables orchidées, nuancées comme un propos de Dorin. Enfin, des fruits et des légumes, qu'on mangerait crus, tant l'art nous les fait admirer. Melons nains et navets géants auraient fait éclater Cyrano. La pomme est le fruit roi. Calville, Canada, Reinettes de Caux, Winter Banana (!), Canada d'Auvergne rivalisent avec la Transparente de Croncels, la Peasgood non Such, la Monstrueuse de Nikita et la Belle de Pontoise. Ce fruit se nomme Clochart et cette pomme Belle-Fille. Pas un champignon ! Les Parisiens s'imaginent pourtant que l'automne est leur saison ! Et l'on quitte cette exposition, où il n'est pas permis, fût-ce en payant, de mordre à même la plus modeste pomme de pays.



HIÉRARCHIE DE LA MÉDECINE FRANÇAISE

Pour la première fois les pouvoirs publics viennent de publier une liste hiérarchique des médecins français. Au sommet de la hiérarchie et dans une classe « exceptionnelle » ont été placés les professeurs des facultés, les médecins des hôpitaux de Paris et de Lyon..., puis de degrés en degrés, selon les titres hospitaliers et universitaires. Un tel classement a pour objet officiel de faciliter la tâche des jurys médicaux devant juger, sur titre, les candidats aux fonctions hospitalières. Il est remarquable que jamais encore une telle tentative n'avait été faite, bien qu'implicitement des notions de valeur relative fussent admises. Le corps médical français tout entier était resté attaché à la notion de l'unité de valeur du diplôme de docteur en médecine, et pour les plus grands de nos maîtres la notion de confraternité était actuelle et vivante à l'égard de tous.

Le fait nouveau consacre des distinctions auxquelles le public tient parfois plus que ceux qui en sont l'objet. Si demain cette échelle de valeurs trouve son emploi pour le classement des candidats en vue de certains concours, elle pourra aussi être utilisée pour je ne sais quelle hiérarchie qu'on introduirait dans la vie médicale à l'occasion d'une toujours possible étatisation. Rien pourtant n'empêchera que l'exercice même de l'art médical conserve son caractère singulier exigeant des rapports d'un ordre plus humain que scientifique.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE MILITAIRE :

Anthologie des classiques militaires français : textes choisis et présentés par le général L.-M. Chassin (Charles-Lavauzelle, XXV-385 pages). C'est, de Montluc à Camille Rougeron, toute l'histoire de la pensée militaire française. Le général Chassin en dégage les « constantes » : le cartésianisme, qui introduit ordre et clarté dans des événements fort complexes et d'apparence parfois incohérente ; le souci de l' « humain », qui met en relief l'importance du moral et l'ascendant spirituel du chef ; le sens des anticipations, qui se traduit, sous la plume de nos écrivains militaires, par des prophéties dont certaines témoignent d'une lucidité saisissante.

Plusieurs de nos vieux chroniqueurs furent des militaires : tels Joinville et Villehardouin. Avec Montluc, nous trouvons non seulement l'homme de guerre, mais le théoricien qui met en œuvre cinquante-six ans d'expérience personnelle. Henri IV qualifia ses *Commentaires* de « Bible du soldat ». Il a écrit sur la formation du chef et la psychologie du commandement des pages qu'on peut relire avec profit. Grand spécialiste français de la fortification, Vauban n'en a pas moins eu la prescience du rôle que les faits économiques jouent dans la conduite de la guerre. Maurice de Saxe — qui fut de l'Académie — est l'inventeur du feu à volonté, moins rigide que le feu de salve. Tombé dans un oubli presque total, Jacques Guibert est l'adversaire des « positions » et le partisan de l'offensive à outrance. Lazare Carnot annonce Napoléon : il est l'organisateur de la « mobilisation totale », l'animateur des attaques par masses à la baïonnette, adaptées à des troupes inexpérimentées mais enthousiastes, comme le furent les armées révolutionnaires. Napoléon a conçu un système de guerre qui a fait école dans le monde entier : mobilisation économique, recherche scientifique, défense psychologique, il a tout préfiguré. Le colonel Ardant du Picq, tué à Gravelotte, peut être regardé comme le précurseur de Foch et de Gaulle : pour lui, la troupe qui l'emporte est toujours celle qui a le meilleur moral : la confiance est l'âme de la victoire. Foch partage entièrement cette manière de voir ; c'est à une charge bien lancée par une troupe ayant un moral de fer qu'il demande la décision. Si l'amiral Castex, un des maîtres de la stratégie navale, professe que la puissance maritime, peu efficace dans le cas des guerres éclair, joue au contraire un rôle éminent dans les guerres longues, Charles de Gaulle annonce la fin de la guerre de tranchées, la renaissance d'une stratégie déchaînée, la valeur de l'aviation, la royauté du char d'assaut. Camille Rougeron, ingénieur naval, critique militaire dont les jugements font autorité, a étudié sous tous ses aspects le passage de la guerre industrielle à la guerre scientifique. Ce théoricien de l'aviation de bombardement a vu se réaliser tant de ses prédictions qu'il ne souhaite qu'une chose : ne pas les voir s'accomplir à nouveau.

Avec ce trait nous retrouvons ce sens de l'humain qui anime cette anthologie des écrivains militaires français.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

Ségovia, fils du célèbre guitariste, est lui-même un peintre de talent. Nous connaissions déjà le cas du fils de Raoul Laparra, Julio, qui se passionnait pour la peinture. Très artistes, au sens profond du mot, les Espagnols et les peuples de l'Amérique latine se donnent totalement à leur art, généralement fait de contrastes et très haut en couleur.

Aussi Ségovia ne fait point exception à la règle commune et son exposition organisée à la Galerie André Weil reflète un vigoureux tempérament de peintre. Ségovia est surtout un coloriste, bien qu'il ne dédaigne pas le dessin (une petite salle est consacrée à ses études à la plume, au crayon et à la sanguine). Ses peintures sont denses, recherchées dans leurs harmonies colorées, avec, souvent marquée, une prédilection pour les rouges vibrants et rares (le rouge est d'ailleurs une couleur fort difficile à employer pour les peintres, l'écueil étant de tomber facilement dans la vulgarité).

Ses natures mortes, ses portraits, ses compositions font de Ségovia un artiste dont on se plaira dans les années à venir à suivre l'évolution, car son talent déjà affirmé est plein de riches promesses.

La Coiffeuse, *toile de S. Beaujeu-Dufour, exposée parmi les œuvres récentes de l'artiste à la Galerie Ror Volmar, 58, rue de Bourgogne (7e).*

Mme Joly-Ségalen a organisé, avec le concours de M. Jean Loize, une exposition consacrée à Victor Ségalen, poète et explorateur, ami de Gauguin, à la Galerie Palmes.

L'intérêt de cette manifestation est de mettre en relief les relations et les influences d'un certain exotisme sur le groupe Gauguin, Victor Ségalen, Daniel de Monfreid par de nombreux documents de toutes sortes : peintures, dessins, croquis, lettres, poèmes, photographies, objets d'art, dont la mission archéologique entreprise par Victor Ségalen avec Gilbert de Voisins et Jean Lartigue à travers la Chine jusqu'au Tibet peut être considérée comme le prétexte à cette révélation intérieure qui tourmentait Ségalen, comme Gauguin pressentait déjà Tahiti lorsqu'il peignait en Bretagne.

Tous ces artistes — ou ces érudits poètes — animés d'une même ferveur et attirés vers un idéal commun ont su créer des œuvres dont l'intérêt artistique et esthétique n'est plus à établir. Le mélange de réel et d'irréel, ces légendes merveilleuses tout imprégnées de symboles, ces exaltations quasi mystiques donnent à leur œuvre une poésie et une noblesse qui en font le charme et la grandeur.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

Galerie ART VIVANT
72, boulevard Raspail - Lit. 99-61

THALIA MALCOLM

Peintures. Du 10 au 30 novembre

RÉFECTION DE LA PIÈCE D'EAU DES SUISSES

La réfection de la pièce d'eau des Suisses, qui, laissée à l'abandon depuis plusieurs années, avait été envahie par une épaisse végétation, vient d'être entreprise. Des ouvriers y portent le feu et la faux. Le mur de soutènement des berges est lui aussi remis en état et bientôt le palais de Versailles reflétera à nouveau sa noble ordonnance dans cet incomparable miroir d'eau.

COURRIER MUSICAL

Soyons justes. Claudio Arrau, l'un des beaux pianistes de notre temps, n'a pas encore en France la place que ne lui contestent plus les grandes capitales d'Europe et d'Amérique.

Ses grandes pages du piano, il les choisit dans un répertoire peu courant. Il s'ingénie à composer des programmes imprévus et toujours nous ménage la surprise de quelque œuvre oubliée ; ce fut, cette fois, l'*Hexaméron*. Les grandes variations sur la marche des *Puritains* de Bellini n'avaient pas vu l'affiche parisienne depuis un demi-siècle ; au temps des performances pianistiques, six des plus célèbres virtuoses romantiques — Liszt, Chopin, Pixis, Herz, Czerny et Thalberg — s'étaient partagé la composition du morceau dans lequel Liszt vainquit Thalberg à la soirée-championnat de la princesse Belgiojoso. Mais Claudio Arrau, qui, pour notre plaisir et le sien, s'était amusé à tirer du silence cette pièce de bravoure, eut soin de l'encadrer de pure musique : la fantaisie de Schumann, et l'une des moins jouées des sonates de Beethoven, l'Op. 31 n° 3, dite *la Chasse*. C'était là programme de poids. Arrau, parfait musicien, maître à l'incomparable technique et à la sensibilité aiguë, s'est réaffirmé l'artiste majeur que nous admirons sans réserve.

Le public se doute-t-il du danger couru par l'entreprise valeureuse qu'est l'orchestre de chambre de Maurice Hewitt quand il tarde à l'acclamer ? Elle risque, tout simplement, de périr. Mais cette fois la victoire a sonné ; l'affluence et le succès ont — enfin ! — récompensé les efforts d'un admirable ensemble musical hautement dirigé.

De Rameau à Bela Bartok, c'est un répertoire aux étonnantes richesses que nous avons applaudi : *Lachrimae*, de Dowland ; *Apollon Musagète*, de Stravinski ; *3e Brandebourgeois*, de Bach.

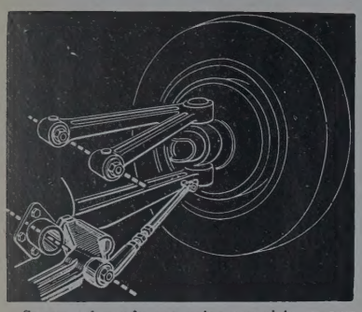
L. MAURICE-AMOUR.

UNE CROIX BIEN PLACÉE

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée à la gare d'Hazebrouck, la croix de la Légion d'honneur a été remise à un courageux agent de la S. N. C. F., M. Verheyde. En mettant une fillette hors de portée du train qui allait la broyer, il fut lui-même victime de son dévouement et dut être amputé de la jambe droite.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

LA TRIANGULATION « SPEED »



double la rigidité du train avant de la 11 CV Citroën.

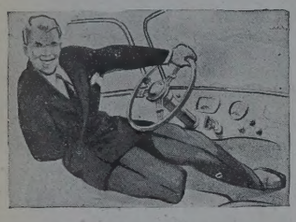
Avec la triangulation SPEED, plus d'usure prématurée des amortisseurs, plus de bruit de transmission, plus de vibrations ni de réactions dans la direction ; la durée des pneus est considérablement augmentée et les revisions de l'avant-train sont supprimées.

Ces avantages vous feront adopter ce précieux accessoire qui s'impose, comme la malle arrière, l'avance variable, la culasse, les roues légères.

SPEED est vendu par votre garagiste ou aux Établissements BRISSONNET et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

MUTILÉ... OU NON

VOUS serez intéressé par les créations de la Société DYNAMATIC, qui, au Salon de l'Automobile, ont, à juste titre, retenu l'attention des visiteurs. Depuis plusieurs années, ces Établissements se sont penchés sur le problème délicat de la conduite des véhicules



automobiles par toute personne ne pouvant conduire dans des conditions normales.

Il existe deux modèles de ces intéressantes réalisations qui permettent de conduire avec un seul bras et une seule jambe : pour véhicule au-dessous de 10 CV le bloc DYNAMATIC à dépression et pour véhicule supérieur à 10 CV, le bloc DYNAMATIC hydraulique.

Le changement de vitesse automatique est d'une manœuvre des plus aisées ; c'est, en effet, l'accélérateur qui se charge de tout, seulement aidé par une commande fixe sous le volant, à portée de la main et qui se manœuvre d'un simple coup de pouce.

La haute qualité et la grande précision ainsi que la sécurité offerte par le bloc DYNAMATIC vous le feront adopter, car il est seul capable de vous seconder utilement.

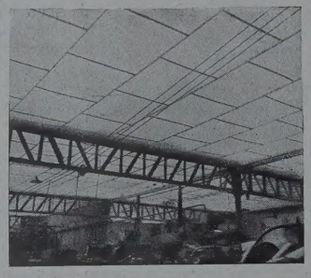
Faculté de ne monter que l'embrayage automatique Electro Drive.

Pour tous renseignements : Société DYNAMATIC, 2, rue Henri-Rochefort, Paris (17e).

CLIMATISATION

EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX.

Vous doublerez de ce fait le rendement de votre installation de chauffage



et vous réaliserez à très bon compte une climatisation aussi bien pour l'hiver que pour l'été.

Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et des grosses chaleurs.

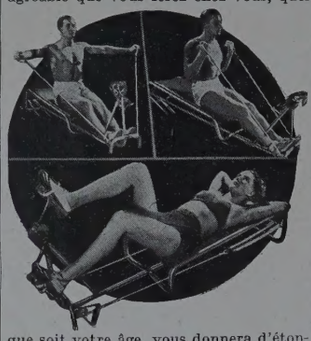
Il en résultera pour vous une importante économie de combustible et un bien-être accru de votre clientèle et de votre personnel qui vous permettront d'amortir dans un minimum de temps les frais d'installation.

Demandez la documentation F. I. à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

JAMAIS il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à la lutte de tous les jours. Gardez intact le plus longtemps possible votre capital de jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel



que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction de l'embonpoint, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil idéal pour l'exercice en chambre. Renseignez-vous. Gratuitement, vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant aux Établissements ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.)

Démonstration à Paris : Éts ROSSI, 11, rue Molière (métro Palais-Royal).

UNE COURSE-HANDICAP DES VOITURES DU SALON

DANS son numéro spécial de novembre, L'AUTOMOBILE, qui paraît sur 40 pages, au lieu de 36, agrémentées de 100 photos et dessins techniques, commente les nouveautés marquantes du Salon.

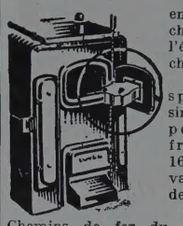
Pour la première fois L'AUTOMOBILE a également dressé un classement des voitures mondiales dans une course-handicap théorique où des spécialistes se sont ingéniés à faire figurer les performances de ces voitures (en tenant compte du rapport de la puissance au poids — en charge).

Au sommaire également :

La tendance européenne des carrosseries, illustrée par Géo Ham. — Les moteurs auxiliaires et le marché des cyclomoteurs. — Un essai sur route en « Alfa-Roméo 1900 », avec une vue « écorchée ». — Le Salon nautique. — La page de l'Aviation. — Le prix des voitures neuves et la cote des voitures d'occasion. — Tous les résultats sportifs et les nouvelles du monde entier.

En vente partout ; à défaut contre 60 francs à L'AUTOMOBILE, 6, rue de Milan, Paris (9e). CCP. Paris 4026-13.

ÉCONOMISEZ 25 A 35 % DE CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur de charbon EDCO.

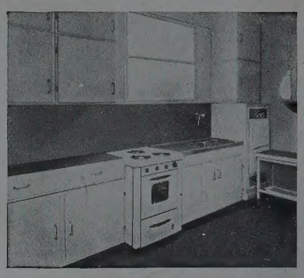
Pose facile, sans spécialiste, par simple échange des portes. Envoi franco 2.900 à 16.000 francs suivant la puissance de la chaudière.

Quelques clients : Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir national d'Escompte, Recettes-perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande.

EDCO Service 20, 216, rue de Rivoli, Paris (1er) (Tuileries). OPÉ. 87-17.

ÇA, C'EST UNE CUISINE !



LES éléments séparés COMERA, en bois super-émaillé au DUCO, permettent, quelles que soient sa forme ou ses dimensions, de moderniser enfin votre cuisine à l'américaine.

Pour vous convaincre, visitez un de nos magasins d'exposition.

COMERA-SERVICE, sur simple demande, vous établira gratuitement, d'après les mesures de votre cuisine, un plan d'aménagement complet qui vous convaincra : c'est notre devis qui convaincra votre mari.

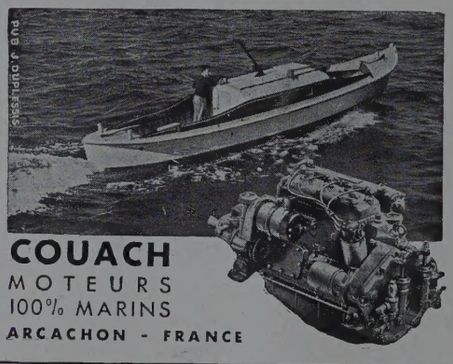
Demandez l'adresse du magasin d'exposition le plus proche de chez vous et notre documentation illustrée.

COMERA, 148 *ter*, rue de la Gare à Ermont (Seine-et-Oise). Tél. : Eaubonne 427 et 431.

COUACH

La pinasse type "ARCOA" équipée du moteur COUACH BD4 15/18 CV.

A POMPES A PISTONS



COUACH

MOTEURS

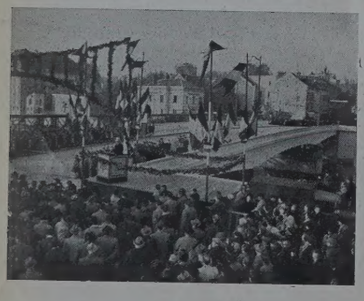
100% MARINS

ARCACHON - FRANCE

CHARGE UTILE : 3 TONNES

CARACTÉRISTIQUES :

- Vitesse élevée pour une faible puissance.
- Très grande stabilité.
- Tenue à la mer remarquable.
- Tirant d'eau 0m55
- Manœuvre aisée par un seul homme.



LES NOUVEAUX PONTS DE MELUN

Les deux ponts par lesquels la route nationale 5 *bis* franchissait la Seine à Melun et qui, détruits à deux reprises, en 1940 et en 1944, avaient été remplacés par des ouvrages provisoires, viennent d'être définitivement reconstruits. D'une portée respective de 79 m. 60 et 64 m. 25, ils ont été inaugurés par M. Pinay, ministre des Travaux publics, qu'accompagnait M. Rumpler, directeur des Routes.

NOUVELLES RELIGIEUSES

S. Exc. Mgr Weber, évêque de Strasbourg, vient de bénir la statue de Notre-Dame des Trois Epis qui commémore l'apparition de la Vierge au forgeron Thierry Schoere, le 3 mai 1491.

Après avoir entendu la messe à Notre-Dame de Paris, une centaine de pèlerins canadiens, conduits par Mgr Roy, archevêque de Québec, et M. Pouliot, secrétaire d'Etat canadien, ont été reçus à l'hôtel de ville par le conseil municipal.

Pendant leur séjour en France ces pèlerins ont assisté aux cérémonies organisées à Tours à la mémoire de Sœur Marie de l'Incarnation, qui, en 1639, partit pour le Canada, où elle fonda à Québec le monastère des Ursulines.

A l'occasion du centenaire de la naissance du Père Delattre, à qui ses travaux archéologiques avaient valu une très grande notoriété, un médaillon de bronze rappelant le souvenir du grand érudit a été inauguré. Il était né en 1850 dans le diocèse de Rouen.

La nouvelle croix des aumôniers de prisons français, sculptée par M. Gallo, que S. S. Pie XII a bénie au récent congrès international des aumôniers.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Dans le cadre de la nouvelle saison artistique entreprise par la Radiodiffusion française, Robert Beauvais et Gisèle Parry ont amorcé, sous le titre *Central 21-53 et la suite*, une série de « variétés ». L'idée en elle-même est amusante. Les promoteurs de ce divertissement prennent soin en effet de réunir au cinéma Rex l'orchestre tzigane de Pagnoul ; celui, dit « tropical », de Warner ; une excellente pianiste, Marie-Thérèse Fourneau, et aussi Lucienne Delille ainsi que plusieurs autres artistes. Ils prient alors les auditeurs à l'écoute de choisir les morceaux qu'ils désirent entendre sur-le-champ et de téléphoner leurs vœux.

Il est bon de retenir que cette émission, faite « en duplex », permet, grâce à l'exceptionnelle organisation de la phonothèque et de la discothèque, sur lesquelles veillent MM. Raymond Charpentier et Maurice Dalloz, et que M. Phidias connaît dans ses moindres détails, de faire entendre instantanément tout disque désiré. Voilà un splendide progrès qui aura de nombreuses répercussions.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Menotti del Picchia. *La République 3000* (Editions Albin-Michel).

Traduit du portugais par Manoël Gahisto, qui a consacré une partie de sa vie à nous faire connaître la littérature brésilienne, ce livre nous conte les aventures imaginaires d'une expédition scientifique envoyée dans la grande forêt amazonienne, au cœur du Brésil. Nous assistons à son massacre par les Indiens ; les deux survivants, après une marche errante, découvrent *la République 3000*, habitée par des robots. L'auteur, dans cette description pessimiste de la cité future, évoque pour nous les ouvrages de H. G. Wells. Il a été excellemment servi par Manoël Gahisto, qui, dans sa traduction, écrite dans une langue très pure, a su rendre à la fois le mystère, l'angoisse et le côté scientifique de l'œuvre.

LES SPECTACLES

THÉATRE DE PARIS

IL FAUT MARIER MAMAN !

PALAIS-ROYAL

LA MARIÉE EN A DEUX !

OUI MAIS...

LES DEUX ANES EN ONT TROIS !

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

LE BRIDGE (N° 81)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 66

♠ 6 3
♡ A R D 9
◇ A 8 5
♣ D 10 9 5

entame : ♠ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ V 10 2
♡ 7 4
◇ 10 9 7 6
♣ 7 5 3 2

Sud joue 6 ◇ et Ouest entame du ♠ R. Que doit jouer Est?

Est doit jouer le ♠ V, que Sud prendra vraisemblablement de l'as.

Si Sud rejoue ♠, pour se débarrasser ensuite d'un ♠ perdant en le coupant, Ouest prendra de la ♠ D et Est jettera son ♠ 2.

Ouest et Sud croiront alors qu'Est coupe le 3e tour de ♠. Ouest rejouera ♠ et, si Sud s'est laissé prendre au jeu insidieux d'Est, il coupera de l'as d'atout, ce qui assurera une levée d'atout à Est.

L'appel de préférence

L'appel de préférence est une convention employée par la défense dans le jeu de la carte. Son but est d'indiquer au partenaire, quand il a le choix entre deux couleurs *et deux couleurs seulement*, laquelle il devra jouer s'il a la main.

Il ne peut y avoir appel de préférence que s'il est absolument évident pour les deux joueurs de la défense que le choix est limité à deux couleurs. Comme de ces deux couleurs sont exclues : 1° la couleur d'atout ; 2° la couleur sur laquelle se joue la carte qui constitue l'appel de préférence, il est rare que cette convention prête à confusion.

Comme il n'y a que deux couleurs sur lesquelles puisse porter le choix — disons ♡ et ♣ pour fixer les idées — il y a toujours une couleur chère (ici ♡) et une couleur bon marché (ici ♣). Si la carte qui constitue l'appel de préférence est inutilement élevée, c'est qu'elle demande que le partenaire joue la couleur chère (donc ♡). Si cette carte est la plus basse possible, elle demande au partenaire de jouer la couleur bon marché.

Voici quelques exemples :

♠ 10 5 2
♡ R 5
◇ V 3 2
♣ D V 10 3 2

♠ 9 7 4
♡ 9 8 6 4
◇ 5
♣ 9 8 7 5 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ 8 6
♡ A 7 2
◇ A D 10 9 8 4
♣ R 6

♠ A R D V 3
♡ D V 10 3
◇ R 7 6
♣ A

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	passe	1 S A	2 ◇
2 ♡	passe	2 ♠	passe
4 ♠			

Ouest entame du ◇ 5, qu'Est prend de l'as.

Est interprète le ◇ 5 comme un singleton, puisque Ouest a joué son plus haut ◇.

Est peut donc retourner n'importe quel ◇, pour faire couper Ouest. Mais une seconde coupe est nécessaire à la chute. Ouest, après sa première coupe, va donc essayer de repasser la main à Est pour obtenir cette seconde coupe. Mais quelle couleur jouera-t-il ? Comme l'atout est exclu, il n'a le choix qu'entre ♡ et ♣. Si Ouest est livré à son seul raisonnement, il jouera ♣, escomptant que si Est a un as, ce sera plutôt le ♣ as que le ♡ as, puisque Sud a annoncé ♡.

Or si Ouest rejoue ♣, Sud réussit son contrat.

C'est là qu'intervient l'appel de préférence.

Est, à la seconde levée, ne jouera pas n'importe quel ◇ pour faire couper Ouest. Comme il est évident, pour Ouest aussi bien que pour Est, qu'Ouest n'aura le choix qu'entre jouer ♡ ou ♣, après qu'il aura coupé, et comme Est désire qu'Ouest retourne ♡, la couleur chère, Est jouera sa ◇ D à la 2e levée : l'appel de préférence. Ouest coupera, retournera ♡, qu'Est prendra de l'as pour rejouer ◇. Si, au lieu du ♡ as, Est avait eu le ♣ as, Est aurait alors retourné le ◇ 4 à la seconde levée et Ouest aurait coupé et retourné ♣.

(A suivre.)

PETITE ANNONCE

Collection de *L'ILLUSTRATION* avec table reliée année par année de 1852 à 1944. Mlle BOCHAND, 91, rue Sadi-Carnot, Puteaux.

ÉTUDE N° 67

LE MORT :
♠ 10 4
♡ R 6
◇ V 6 3 2
♣ A D V 3 2

♠ R V 8 7 6
♡ A 8 4
◇ 5 4
♣ 9 7 6

NORD
OUEST EST
SUD

Sud ouvre d'un sans-atout, Nord répond 2 ♣ et Sud demande et joue 3 S.-A.

Ouest entame du ♠ 7 qu'Est prend de la dame, faisant la levée.

Est retourne un petit ♠, sur lequel Sud joue le ♠ 9 et Ouest prend du valet.

Que doit jouer Ouest maintenant ?

André Chéron.

Pourquoi vous priver plus longtemps des joies de la
TÉLÉVISION
puisque tous les appareils de la gamme 441 lignes
PHILIPS
pourront toujours s'adapter à tout nouveau lignage. Renseignements et démonstration aux Établissements JU - CA, 5, rue Réaumur, Paris (3e). ARC. 54-45. Distributeurs officiels PHILIPS. Station service Télévision et Radio.

SUPPOSITIONS... OU S'ILS VIVAIENT DE NOS JOURS, par CAMI.

Supposons que Musset, Voltaire,
Molière et Racine n'aient point
Fait déjà leur séjour sur terre
Et qu'ils arrivent juste à point
Pour vivre en ce monde loufoque,
Equilibré sur l'incertain.
Quel pourrait être à notre époque
De ces grands hommes le destin ?...

Pauvre poète à face blême,
Musset, en auteur inconnu,
Tentant de placer un poème,
Chez l'éditeur est mal venu.
Celui-ci, d'une voix glaciale,
Dit : « Les vers que vous polissiez
N'ont pas de valeur commerciale,
Faites un roman policier ! »

Racine courut les théâtres,
Mais partout on lui répondit :
« Vos pièces ne sont pas folâtres ! »
Sauf un directeur qui lui dit :
« Je prends *Phèdre* pour son inceste,
« Mais, en prose refaite-la,
« Ajoutez-y des scènes lestes,
« Des mots crus, et du tralala ! »

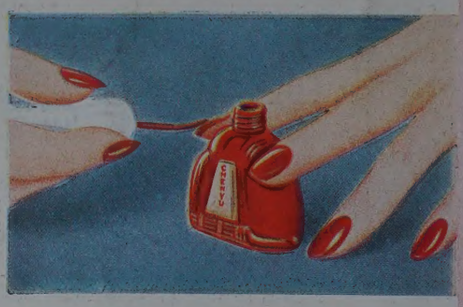
Voltaire soumit son *Candide*
Au grand éditeur Snobinard,
Qui lui dit : « Style trop limpide,
« L'obscur, seul, fait profond en art !
« Le « roman-fleuve » règne en France,
« Votre *Candide* est bien trop court,
« Et il n'aurait aucune chance
« De remporter le prix Goncourt ! »

Molière cherchait une scène,
Mais des « planches », les tenanciers,
Exigeant d'abord un mécène,
Molière se fit tapissier !
Racine devint herboriste,
Musset, toussant, mourut soudain,
Et Voltaire, en sage ironiste,
Alla cultiver son jardin !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

le plus célèbre vernis d'Amérique

CHEN YU, grâce au secret des laques chinoises, assure à vos ongles le plus éblouissant éclat et une durée plus longue que tous les vernis.



CHEN YU

Rouge à lèvres CHEN YU tenace et lumineux assorti à la laque à ongles

MERVEILLEUSES TEINTES EXCLUSIVES

CHEN YU INC. DISTRIBUTORS, NEW-YORK, LOS-ANGELES, PARIS, 20, RUE DE LA PAIX. TÉL : OPÉRA 90-76

EN VENTE TOUTES BONNES MAISONS